

# L'ASSYRIOLOGIE EN 1907.

GÉNÉRALITÉS. — EXPLORATIONS ET FOUILLES.

LANGUES SUMÉRIENNE ET ASSYRIENNE.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

RELIGION.

DROIT, VIE PRIVÉE. — ASTRONOMIE, MÉTROLOGIE.

LITTÉRATURE. — VARIA. — ARCHÉOLOGIE.

INFLUENCES BABYLONIENNES.

---

## GÉNÉRALITÉS.

G. HOWARDY. *De Gamle Øsierlande en fremstilling af de nyeste Udgravninger i Assyrien, Babylonien og omliggende Lande. Første Del, Indledning. De assyriske Udgravninger; med 51 Billeder og 5 Kort i Teksten.* Copenhagen, Gad, 160 pages in-8°.

M. Howardy a publié la première partie d'un ouvrage destiné à faire connaître au grand public les découvertes de l'archéologie orientale. Après quelques considérations générales sur l'importance des fouilles, le pays en général, la connaissance (ou plutôt l'ignorance) de l'histoire de la Mésopotamie avant les fouilles, l'auteur raconte les premières recherches et le déchiffrement de l'écriture perse, puis les fouilles de Botta et de Place, de Layard, Rassam et Loftus en Assyrie, le déchiffrement de l'écriture élamite et les fouilles assyriennes de la seconde période (Smith et Rassam), enfin les fouilles allemandes de *Zenjirli* et de *Ḳala'at-Širgât*.

## EXPLORATIONS ET FOUILLES.

Fouilles allemandes à Babylone et à *Ḳala'at-Širgât* : rapports de W. ANDRAE, R. KOLDEWEY, dans *Mittheilungen der Deutschen Orient-*



*Gesellschaft*, n° 33-34; — à *Boghaz-keui* : H. WINCKLER. *Nachrichten über die Ausgrabungen in Boghaz-keui im Sommer 1907* : *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin*, n° 35.





Les résultats des fouilles de Babylone pendant l'année 1907 sont d'intérêt purement topographique et ne peuvent être étudiés qu'à l'aide d'un plan.

A *Kalā-at-Širgāt*, on a dégagé un monument que des inscriptions de *Sin-ahē-irba* nomment *bīt akiti* « maison de la fête du nouvel an », demeure d'*Asur*; les inscriptions sur pierre y sont nombreuses. Cet édifice était situé dans un jardin irrigué artificiellement.

Dans un vase d'argile, on a retrouvé une soixantaine de tablettes crues, de l'époque de *Tukulti-Ninib*.

M. Winckler a continué en 1907 les fouilles entreprises l'année précédente à *Boghaz-keui*. Les travaux ont porté encore sur les pentes de *Beuyuk-kale*, qui avaient déjà livré de si nombreux fragments, et sur les ruines d'un temple qu'on suppose être celui de *Tesub*. Les textes, partiellement déchiffrés, paraissent de la plus haute importance pour l'histoire, non seulement des Hittites, mais du pays de *Mitani*, des *Harri*, des Amorrhéens. Dans un traité conclu entre le *Mitani* et le pays hittite, apparaissent les noms de *Mithra*, *Varuna*, *Indra* et *Nasatya*.

#### LANGUES SUMÉRIENNE ET ASSYRIENNE.

- C. BROCKELMANN. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I Band, 1-3 Lief. Berlin, Reuther und Reichard, 384 pages in-8°. — R. BRÜNNOW et J. HALÉVY. *Opinions et observations sur le sumérien* : *Rev. Sémi.*, p. 69-84, 226-245. — *Correspondance sumérologique* : *ibid.*, p. 310-333, 455-481. — F. CALICE. *Zu OLZ*, IX, 224 : *OLZ*, X, p. 334. — P. DHORME. *Valeur archaïque des signes* , ,  : *OLZ*, X, p. 228-231. — *Les prépositions ina et ana* : *RT*, XXIX, p. 121-123. — *Les signes* 




et  $\nabla$  : *ibid.*, p. 123-125. — A. FONAHN. *Assyrisch ha-ru-bu = Johannisbrot* : *ZA*, XX, p. 448-450. — *Assyrische Medizinalpflanzen* : *OLZ*, X, p. 640-642. — C. FOSSEY. *Contribution au dictionnaire sumérien-assyrien*, Fasc. II. Paris, Leroux, 250 pages in-4°. — J. HALÉVY. *Le sumérisme de M. Delitzsch* : *Rev. Sémi.*, p. 499-520. — *Notes sumériennes* : *ibid.*, p. 84-100, 334-350, 482-498. — P. HAUPT. *Der assyrische Name des Potwals* : *AJSL*, XXIII, p. 253-263. — F. HOMMEL. *Nubattu, Nachtlager, Hochzeit* : *OLZ*, X, p. 482. — *Šapattu aus šabadu?* : *ibid.*, p. 482-483. — *Zwei bisher unerklärte Götterideogramme* : *ibid.*, p. 483. —  $\text{𒀭}$  = *Kniestück der Kanalröhre*, *ibid.*, p. 483-484. — *Eine babylonische Diminutivbildung* : *ibid.*, p. 484. — G. HOWARDY. *Clavis cuneorum sive lexicon signorum assyriorum linguis latina, britannica, germanica, sumptibus Instituti Carlsbergici Hauniensis compositum. Pars II. Ideogrammata rariora*. Leipzig, 80 pages in-8°. — F. HROZNY. *Einige Syllabarfragmente der Klasse Sc* : *ZA*, XX, 426-430. — M. JASTROW. *Ha-bil and e-ka-a* : *ZA*, XX, p. 191-195. — S. LANGDON. *Observations concerning some Ideograms* : *OLZ*, X, p. 181-185. — *Abūbu and amāruku* : *ZA*, XX, p. 450-452. — *La syntaxe du verbe sumérien* : *Babyloniaca*, I, p. 211-286. — *Prolegomenon to Sumerian lexicography* : *ibid.*, p. 287-290. — *The participle ma* : *ibid.*, p. 291-292. — *Syntax of compound Verbs in Sumerian* : *ibid.*, II, p. 65-101. — *Sumerian loanwords in Babylonian* : *ibid.*, p. 102-120. — *Lexicographical note, natū, galādu-galātu* : *ibid.*, p. 121-125. — R. J. LAU. *Supplement to the Old-Babylonian Vocabularies* : *AJSL*, XXVII, p. 297-302. — B. MEISSNER. *Seltene assyrische Ideogramme gesammelt*, III et IV, Leipzig, Hinrichs, p. 161-320. — *Das Ideogramm für den Schwiegervater* : *OLZ*, X, p. 89-90. — *Bemerkungen zu einigen Pariser Vocabularen* : *MVAG*, XII, p. 143-150. — *Lexicographisches* : *ibid.*, p. 159-166. — *Kurzgefasste assyrische Grammatik* : *Hilfsbücher zur Kunde des Alten Orients*. Leipzig, Hinrichs, 80 pages in-8°. — J. D. PRINCE. *Materials for a Sumerian Lexicon. Part III, containing the letters N-Z*. Leipzig, Hinrichs, p. 249-366. — *Sumerian as a language* : *AJSL*, vol. XXIII, p. 202-219. — M. STRECK. *Die Ideogrammgruppe šal-ši + um bezw. šal-ši + um* : *OLZ*, X, p. 257-259. — *Lexicalische Studien* : *Babyloniaca*, II, p. 46-59. — *Die angebliche Zeichengruppe GI-TAB* : *OLZ*, X, p. 69-75. — *Amēlu, mār amēli und amēlātu (awēluttu)* : *WZKM*, XXI, p. 80-84. — F. THUREAU-DANGIN. *Fragments de syllabaires* : *RA*, VI, p. 128-132. — *Sur les préfixes du verbe sumérien* : *ZA*, XX, p. 380-404. — *Le panier à tablettes* : *OLZ*, X, p. 444-






446. — A. UNGNAD. *Babylonische Miscellen*. 1. *Bani in Eigennamen*. 2. TUM-KAD = Rest. 3. *Meninzir = Bêlit* : *OLZ*, X, p. 140-142. — *Zur Sprache der Neubabylonischen Briefe* : *ibid.*, p. 517-520. — *Noch einmal GI-SA* : *ibid.*, p. 262.



Je n'essaierai pas de résumer les débats sur la question sumérienne auxquels MM. Brünnow et Halévy ont continué à se livrer, mais seulement les conclusions qui marquent en quelque sorte le terrain concédé par M. Brünnow à la suite de cette première passe d'armes. M. Brünnow reconnaît « l'origine sémitique de tous les idéogrammes primitifs représentant les images matérielles utilisées comme signes graphiques » et d'un certain nombre de phonogrammes. — « Au point de vue historique, . . . les Sémites sont les autochtones de la Babylonie tout entière, y compris la partie du sud, appelée communément pays de Sumer. Les Sumériens non sémitiques conquièrent le pays de Sumer à une époque historique, dans un état fort primitif, sans avoir jamais possédé aucune écriture nationale, dont ils n'avaient d'ailleurs aucun besoin. Ils adoptèrent toute la civilisation sémitique, y compris l'écriture des Sémites, dans l'état où elle se trouvait alors. A cette écriture sémitique, ils ajoutèrent la plupart des syllabophonèmes pour écrire les préfixes et les suffixes de leur langue. » — « Au point de vue linguistique, . . . la langue sumérienne était déjà à cette époque profondément pénétrée d'éléments sémitiques empruntés à la population soumise. . . Les Sémites ont de leur côté emprunté aux Sumériens, outre l'écriture transformée par ces derniers, un bon nombre de mots simples ou composés, qui sont devenus partie intégrante de leur lexique. Le sumérien a cessé d'être une langue vivante vers la fin du règne de *Hammurabi*, où la race exotique a disparu par suite d'une nouvelle immigration de Sémites. » La discussion continue.

M. Halévy ne pouvait laisser passer sans protester l'abjuration de l'antisumérisme par M. Delitzsch. Celui-ci avait déclaré,

dans la première édition de sa Grammaire assyrienne, « que la concordance des trois signes MU, AN, SAG avec les mots assyriens *mù*, *anu* et *šakù* suffit à prouver l'origine sémitique de tout le syllabaire cunéiforme. » M. Halévy affirme cette concordance pour 180 signes.





M. Dhorme a confirmé, par l'étude des noms propres de l'obélisque de *Manistusu*, la valeur *ba* proposée par M. Hilprecht pour le signe ; la valeur *ri* proposée par M. Thureau-Dangin pour le signe  (DA-ER-IS se lira donc *da-ri-iš*; *Bingani-šar-ali* se lira *Bingani-šarri*, et *Šargani-šar-ali* = *Širgani-šarri* « sois juste, ô Gani, mon roi »); la valeur *bi*, proposée par Delitzsch pour le signe .

Cinq fragments du syllabaire C publiés dans *CT*, XI et XVIII, ont été rapprochés pour la première fois par M. Hrožny. Ils intéressent les signes , , ,  et .



M. Langdon a donné quelques remarques sur la négation et les noms de nombre en sumérien. Le groupe  , avec le sens de *abubu*, se lisait, suivant lui, MARURU en sumérien; de là serait dérivée la forme A-MA-(U)RU, et l'assyrien *amâruku*. — M. Langdon demande aux lexicographes de grouper séparément les traductions correspondant aux divers signes, primitivement distincts, que l'écriture cunéiforme plus récente a confondus. — Il a relevé cent trente-trois mots assyriens qu'il considère comme empruntés au sumérien et qu'il propose d'ajouter aux *sumerischen Lehnwörter* de M. P. Leander. Je doute que *kakasiga* soit un mot équivalent des différents termes sumériens en face desquels on le trouve : je croirais plutôt que c'est une notation, peut-être abrégée, de lexicographe.

M. Langdon a publié une étude sur le verbe sumérien où il prétend démontrer « le rapport étroit qui, à son avis, unit cette langue [sumérienne] aux langues indo-germaniques ». Il

compare en appendice la conjugaison du verbe «aller» en sumérien, en grec et en latin (en réalité, E, en sumérien, ne signifie pas «aller», mais «sortir»). Je doute que ses arguments convainquent beaucoup de monde, et la partie la plus utile du travail me paraît être une liste des formes verbales contenues dans les textes sumériens unilingues, dressée avec le concours de M. Combes. Son étude sur le verbe composé en sumérien me paraît reposer sur une vieille erreur des premiers sumérologues : je ne vois pas de différence entre IGI BAR «diriger son œil, regarder», que M. Langdon regarde comme un verbe composé, et A BAL «verser de l'eau», qu'il traiterait sans doute comme un verbe simple accompagné d'un régime.

M. Meissner a donné deux nouveaux fascicules de ses *Seltene Ideogramme*, qui nous conduisent jusqu'au signe . Il n'a rien épargné pour faire de son recueil le plus complet des suppléments à Brünnow. Malgré la sûreté de sa transcription, on regrettera pourtant qu'il n'ait pas donné la graphie cunéiforme des mots assyriens. — Des six formes qu'il a réunies pour l'idéogramme signifiant «beau-père», M. Meissner tient  pour la plus ancienne et l'explique, à l'encontre de Delitzsch, «le maître () du connubium ()».

M. Meissner a fait d'intéressantes remarques sur les vocabulaires publiés par M. Thureau-Dangin (cf. p. 422).

J'ai eu l'occasion, deux fois déjà, de parler des *Materials for a Sumerian Lexicon* de M. Prince et je ne renouvelerai pas les objections de principes que j'ai faites à cette entreprise. Je me contenterai de quelques critiques de détails, notées en parcourant le troisième et dernier fascicule : NAM-ERIM n'est pas exactement traduit par «oath, accusation» (p. 253).  = *li* doit se prononcer DE, non NE, et est apparenté avec ÉE plus probablement qu'avec le démonstratif (p. 254-255). , désignant le dieu *Ramman*, ne se lit pas NI (p. 257; cf. p. 237). SAL n'est pas sûrement le mot pour désigner la «femme»

(p. 282), mais seulement le *pudendum muliebre*; cf. les équivalents assyriens de SAL-LA : au sens « femme » correspond une autre des nombreuses lectures du signe  $\text{𒌷}$ . —  $\langle \text{𒌷} \text{𒌷} \text{𒌷} \text{𒌷} \rangle$  ne se lit pas nécessairement SILIM-MA (p. 292), car  $\langle \text{𒌷} \text{𒌷} \rangle$  a une valeur SIM (Fossey, 4646). La valeur SIR pour  $\langle \text{𒌷} \text{𒌷} \rangle$  (p. 294) est certaine (Fossey, 817 a). La valeur douteuse SULAG pour  $\text{𒌷}$  (p. 298) doit être remplacée par ELLAG (Fossey, 4758); *binu* ne signifie pas « grain de blé » (p. 317), mais « tamaris ». *Alkadû* se dit en sumérien URI; l'article TILLA (p. 332) est donc à supprimer en partie.

M. Prince a poursuivi la démonstration de la thèse exposée dans ses *Materials for a Sumerian Lexicon*, à l'aide des nouvelles données fournies par ma *Contribution au Dictionnaire sumérien-assyrien*. Son premier article porte sur les valeurs données dans les vingt-cinq premières pages. Je ne suis pas aussi sûr que lui que *ibarrum* soit « clearly an error of Fossey's for *iš-ta(m)-ru(m)* = *iš-ta-ru* « goddess » with nasalized syllables » (p. 208). Je voudrais des preuves.

J'ai donné le second et dernier fascicule de ma *Contribution au Dictionnaire sumérien-assyrien*, que termine une table des formes verbales sumériennes, une table des noms de signes et une table des valeurs phonétiques nouvelles. J'espère pouvoir publier prochainement un index sumérien-assyrien dressé par M. Virolleaud.

M. Hommel a très ingénieusement rapproché les noms de dieux U-MU-TA-AN-KU et U-MU-TA-AN-NAK (WEISSBACH, *Babylonische Miscellen*, XII, 35) des noms qui en sont évidemment la traduction assyrienne : *Minâ-ikul-bêli* et *Minâ-išti-bêli* (CT, XXIV, 16 a, 13-14). — Le signe  $\text{𒌷}$  désigne un coude de tuyau de canalisation, d'après une inscription de GUDEA qui se trouve sur un objet de ce genre, et cette interprétation est d'ailleurs d'accord avec la plus ancienne forme du signe.

M. Howardy a donné, après un délai de trois ans, le second



spéciale pour le réfléchi. Les préfixes n'ont pas de genre; les pronoms datif et accusatif ne sont attestés d'une façon certaine qu'en relation avec la troisième personne, et le pronom sujet est le même pour les trois personnes, au singulier et au pluriel. Les préfixes se mettent dans l'ordre : sujet, datif, accusatif. Le sujet est représenté par le groupe M (MU, MI, MA, IM, etc.); E; le groupe B (BA, BI, IB, AB, BAB), le groupe N (NI, NE, IN, NINI). NI (accusatif) et NA, NE (datif) se présentent aussi sous les formes emphatiques NIN, UNNA, NENE. Le préfixe *b*, sous la forme IB et AB, est aussi employé pour exprimer l'accusatif; emphatiquement, il se joint à NI pour exprimer ce cas. Les préfixes RA, DA, TA, ŠA correspondent aux postpositions analogues, comme Bertin et Halévy l'avaient déjà reconnu. La partie la plus nouvelle de cette étude est celle qui traite du choix du préfixe sujet. Partant de la tablette 19 de son *Recueil de tablettes chaldéennes*, M. Thureau-Dangin croit pouvoir établir que « E s'emploie lorsque le sujet est « au centre » et que l'action est dirigée du centre vers « le dehors », MU lorsque le sujet est « au dehors » et que l'action est dirigée du dehors vers « le centre »; BA s'emploie lorsque le sujet vient « du dehors » et que l'action est dirigée du « centre » vers le « dehors ». . . L'équilibre du système semblerait demander que NI fût employé lorsque le sujet vient « du centre » et que l'action » est dirigée du « dehors » vers le « centre ». Mais il ne paraît pas possible de faire entrer dans cette catégorie tous les cas où ce préfixe est employé. » L'auteur reconnaît que ces distinctions ne sont pas toujours observées et qu'il convient de « laisser la question ouverte ».

La grammaire comparée des langues sémitiques, dont M. Brockelmann a commencé la publication, intéressera naturellement les assyriologues, mais ne saurait être examinée ici en détail. Je me contenterai d'indiquer que le trait caractéristique de cet ouvrage est le large emploi des dialectes vulgaires qui

supplément en certains cas aux insuffisances de la traduction littéraire et aux imperfections bien connues de la notation graphique indigène. Les trois fascicules publiés comprennent la phonétique et le commencement de la morphologie. Je note au passage un lapsus de la préface. *Nerab* n'est pas près de Damas (p. 14), mais près d'Alep.

En quelques pages précises et claires, M. Meissner a condensé dans sa grammaire tout ce qui est nécessaire à un débutant pour aborder l'étude des textes assyro-babyloniens. Son livre est un excellent résumé, au courant des derniers travaux de la philologie. Peut-être aurait-il mieux valu grouper les observations relatives à la syntaxe, au lieu de les disséminer dans la phonétique et la morphologie.

M. Meissner a établi le sens de *addub(p)u* « charpentier naval » ou « calfat »; de *burû* « natte de roseaux »; et montré que la racine *בבש* des dictionnaires est en réalité une racine *בבשג*.

M. Calice remarque que l'explication donnée en 1906 par M. Ungnad de la locution *mârê X* « les habitants du bit X » (cf. *JA*, 1909, p. 388) est confirmée par Is. 37, 12, où *בני עדן* signifie les habitants du *Bit-Adini*.

Le mot *ha-ru-bu*, qui se rencontre dans *CT*, xxiii, 34, 34, et 35, 41, a été très justement rapproché par M. Fonahn des mots semblables qui, dans les différentes langues sémitiques, signifient « caroube ». Le même auteur rapproche encore *TAR-MUŠ* et *تَرْمُس*, *Σέρμος*, « lupin »; *šī-šī* et *شيش*, « espèce de datte »; *lišanu* et *لِسَان*, « herbe aux chantres »; *TAR-HU* et *طَرْخُون*, *ταρχών*, « estragon »; *DIL-BAT(BE)* et *דולבא*, « *platanus orientalis* »; *karan-šēlibi* et *ענבא דתעילא*, *σφύγγος κηπαῖος*, *Solanum nigrum*; *but-tati* et *ביטיחה*, « *capparis spinosa* »; *SI-HU* (*HA*) et *حسا*, « *arbor amœna* et *infrugifera* »; *giparu* et *כופרא*, *جوفرا*, « sorte de palmier » (?); *suâdu* et *سودا*, « *Cyperus rotundus* »; *abukatu* et *אפקתא*, « pousse latérale du palmier »; *SA-PA* et *سفا*, « fra-

gon à grappes»; *hašu* et חֲשִׁי, «thym»; *BUK-BAT* (BE) et רִיבְבַת; *dupranu* et 𒌦𒍪, «genévrier».

M. Hommel, se fondant sur les textes cités par Behrens (*Briefe kult. Inhalts*, p. 104), tire *nubattu* (= \**mubattu*) de la racine arabe *bâta*, *jabîtu* «passer la nuit». Le coucher de *Marduk* et de *Šarpanî*, le 3, le 7 et le 16 du mois, est une espèce de fête nuptiale. — L'*ûmu ša pat-ti* ou *šapattu*, le 15<sup>e</sup> jour du mois, 1<sup>er</sup> jour de la pleine lune, n'a rien à faire avec le sabbat. Le même jour s'appelle en égyptien *šmd-t*. Si l'on admet un rapport réel entre les deux mots, l'égyptien nous ferait supposer une forme babylonienne *šabattu*. — En comparant les formes *šûku* «rue» et *šukâkû* «ruelle», *tinu* «figue» et *tinânû* «petite figue», M. Hommel conclut à l'existence d'une forme de diminutifs *šû'aliu* en babylonien.

Le sens de *nâhiru* «cachalot» paraît définitivement établi par M. Haupt.

Le mot *amêlu* désigne dans le code de *Hammurabi* l'homme libre, le propriétaire. M. Streck montre que c'est seulement à l'époque néo-assyrienne et néo-babylonienne que l'on trouve *amêlu*, *amêlutu* avec le sens d'«esclave».

Certains auteurs ont admis pour le groupe 𒌦-𒌦-𒌦-𒌦-*u-ti* la lecture *tuklûti*. Mais ce mot n'a pas de sens qui puisse convenir dans les passages d'*Asur-bâni-apal* où se rencontre le groupe. M. Streck propose la lecture *itûtu* «choix», et aussi «coût, concubine». Cf. une dérivation sémantique analogue dans l'hébreu יָדַע «connaître», le syriaque ܫܝܡ et l'arabe عَرَفَ. — Le même auteur démontre qu'il y a une seule racine *hâdu* «donner» et une autre racine *hâtu* «voir», d'où «examiner, trouver, apprendre», et, dans une autre direction, «surveiller, commander». — L'explication du groupe GI-TAB donnée l'année précédente par M. Friedrich est contestée par M. Streck, qui propose la lecture MAŠ-KAK, *šabitu*; 𒌦-𒌦 étant une simple variante de 𒌦-.

M. Ungnad n'admet pas la lecture de M. Streck et donne de bons arguments en faveur d'une lecture GI-SA (MEISSNER, *SI*, 1509; Fossey, 1246).

M. Dhorme a montré que la forme primitive de *ina* est *in*. La forme *ina*, qui apparaît pour la première fois dans un texte d'*Idadu-Šušinak*, a été refaite par analogie sur *ana*. Le signe  $\nabla$  n'apparaît pas avec la valeur *sa* avant l'époque d'*Adad-Nirari I*. M. Dhorme suppose que cette valeur a pu être tirée de l'assyrien *sakānu*, dont  $\nabla$  est l'idéogramme.


La particule de subordination *ma* aurait été, suivant M. Langdon, empruntée par les Sémites au sumérien AM, IM! D'après le même auteur, il faudrait supprimer l'article *natû* des dictionnaires et ramener les dérivés de cette racine à la racine *idû* « savoir » ou *atû* « voir »; il n'y a pas lieu de distinguer une racine *galātu* à côté de *galādu*.

M. Ungnad distingue deux mots *bani* dans les noms propres de l'époque babylonienne : un participe du verbe *banû* et un nom de divinité. Cf. les noms mitanni *Ari-bani* et *Ari-Tešub*. La forme *ban* ne peut se trouver qu'à l'état construit; il faut lire : *Ea-ma-ilu* (non *Ea-ba-an*), *Rammân-ma-ilu* (non *Ramman-ba-an*), etc. — Le groupe  $\text{𒀭} \text{𒀭} \text{𒀭}$  est très sûrement expliqué comme signifiant « le reste, la différence ». — L'élément *minimzir*, qui se trouve dans deux noms cassites et doit représenter l'élément divin, est sans doute la *Bêlit* du panthéon cassite. Un vocabulaire cassite nous donne en effet l'équivalence *Mi-ri-zi-ir* = *Bêlit*, dans laquelle il faut probablement corriger  $\text{𒀭} \text{𒀭} \text{𒀭}$  *ri* en  $\text{𒀭} \text{𒀭} \text{𒀭}$  *nam, nim*. — Les formes *innî*, *innâ*, qui se rencontrent dans *CT*, xxii, se rattachent à la racine *nadānu*, d'où elles proviennent par assimilation des dentales *d* et *n*. Dans les mêmes textes, *iānû* signifie « sinon », et *pišku*, pour *pirku*, fournit un nouvel exemple du passage de *r* à *s* devant *k*.

M. Jastrow rapproche *ha-bil* (IV R 60\* b, C, 18) du pal-

myrénien חבל «hélas»; *e-ka-a* (REISNER, *Hymnen*, 110, 4) de l'hébreu אֵיכָה, même sens.

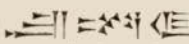





## GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

- J. HALÉVY. *Sumériens et Sémites en Babylonie*: *Rev. sém.*, p. 184-225. — P. HAUPT. *Xenophon's account of the fall of Nineveh*: *JA OS*, XXVII, p. 99-107. — H. V. HILPRECHT. *Der zwölfte König der ersten Dynastie von Isin*: *OLZ*, p. 385-387. — F. HOMMEL. *Die Zahl meines Namens in Sargons Zylinderinschrift*: *ibid.*, p. 225-228. — *Der vermeintliche Assyrer-König Sulili = Sumu-la-ilu von Babel*: *ibid.*, p. 485. — F. HROZNY. *Der Name der altbabylonischen Stadt*  (GIŠ. U<sup>ku</sup>): *ZA*, XX, p. 421-424. — *Bemerkungen zu den babylonischen Chroniken BM 26472 and BM 96152*: *WZKM*, XXI, p. 375-383. — C. H. W. JOHNS. *The Chronology of Ašurbānīpāl's Reign*, B. c. 668-626: *PSBA*, XXIV, p. 74-84. — *The Babylonian Chronicle of the first Dynasty of Babylon*: *ibid.*, p. 107-111. — *Note on the Chronicle of the first Dynasty of Babylon*: *ibid.*, p. 308-310. — L. W. KING. *Nabū-sum-libur king of Babylon*: *PSBA*, XXIX, p. 221. — *Chronicles concerning early Babylonian kings, including records of the early history of the Kassites and the country of the Sea*, 2 vol., 256 et 200 pages in-8°. London, Luzac. — L. W. KING and H. R. HALL. *Egypt and Western Asia in the Light of recent discoveries, containing one hundred plates and illustrations*. London, Society for promoting Christian Knowledge, 1 vol., 480 pages in-8°. — L. W. KING and R. C. THOMPSON. *The sculptures and inscription of Darius the great on the rock of Behistun in Persia, a new collation of the Persian, Susian and Babylonian texts, with English translation*. London, LXXIX-223 pages in-4°. — J. A. KNUDTZON. *Die El-Amarna Tafeln: Vorderasiatische Bibliothek*, Bd II, Lief. 1-5. Leipzig, Hinrichs, 586 pages in-8°. — C. F. LEHMANN-HAUPT. *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens, mit einem Beitrage Arabische Inschriften aus Armenien und Diyarbekr: Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-Hist. Klasse*, IX, Berlin, Weidmann, 183 pages in-4°. — E. LINDL. *Ein Datum Libit-Ištar Königs von Isin?*: *OLZ*, X, p. 387-388. — B. MEISSNER. *SIR-BUR-LA = Lagaš*: *ibid.*, p. 385. — *Lipit-Ištar*: *ibid.*, p. 113-115. — L. MESSERSCHMIDT. *Zur altbabylonischen Chronologie*: *ibid.*, p. 169-175. — L. MESSERSCHMIDT et A. UNGNAD. *Vorderasiatische Schriftidenkmäler der königlichen Museen*

zu Berlin herausgegeben von der vorderasiatische Abteilung. Hest I, Berlin, Hinrichs, 96 pages in-4°; Beiheft, 8 pl. — F. E. PEISER. *Zu Tukultinib-King* : *OLZ*, X, p. 259-260. — *Die Dynastie von Paše* : *ibid.*, p. 615-618. — A. POEBEL. *Das zeitliche Verhältniss der ersten Dynastie von Babylon zur zweiten Dynastie* : *ZA*, XX, p. 229-245. — *Der zehnte König der Dynastie von Isin* : *OLZ*, X, p. 461-464. — H. POGNON. *Inscription babylonienne d'Eski-Harrân (VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère)* : *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul*. Paris, in-4°, p. 1-14. — H. RANKE. *Zur Königsliste aus Nippur* : *OLZ*, X, p. 109-113. — *Immerum von Sippar* : *ibid.*, p. 208-210. — *Zur altbabylonischen Datierungsweise* : *ibid.*, p. 231-234. — A. H. SAYCE. *The Chedor-Laomer tablets* : *PSBA*, XXIX, p. 7-17. — S. SCHIFFER. *Keilinschriftliche Spuren der in der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts von den Assyern nach Mesopotamien deportierten Samarier (10 Stämme)* : *Beiheft zu OLZ*, n° 1. 44 pages in-4°. — M. STRECK. *Supria*. —  $\Lambda\alpha\beta\beta\alpha\tau$  ( $\Lambda\alpha\mu\beta\alpha\tau$ ) = *Labbanat und Laban* : *ZA*, XX, p. 456-450. — F. THUREAU-DANGIN. *Inscriptions diverses du Louvre* : *RA*, VI, p. 133-138. — *IncurSION de 600 Elamites en territoire sumérien* : *ibid.*, p. 139-142. — *Die Sumerischen und Akkadischen Königsinschriften* : *Vorderasiatische Bibliothek*, I Band. Leipzig, Hinrichs, xx-275 pages in-8°. — *Damig-ilîša contemporain de Sin-muballit (?)* : *OLZ*, X, p. 256-257. — O. TOFFTEEN. *Notes on Assyrian and Babylonian Geography* : *AJSL*, XXIII, p. 322-357. — *Ancient Chronology*, part. I, 1 vol., xix-302 pages, Chicago, the Oriental society of the Western theological Seminary. — F. ULMER. *Hammurabi, sein Land und seine Zeit* : *AO*, IX, 1. Leipzig, Hinrichs, 36 pages in-8°. — A. UNGNAD. *Die Chronologie der Regierung Ammiditana's und Ammisaduga's nach Datenlisten des Berliner Museums* : *BA*, VI, 3. — *Der angebliche König Taki (Sadi) von Elam* : *OLZ*, p. 548. — *Bêl-simanni, ein neuer König Babylons und der Länder* : *ibid.*, p. 464-467. — O. WEBER. *Der Name Hammurabi in einer sud-arabischen Inschrift* : *ibid.*, X, p. 146-149. — H. WINCKLER. *Suri* : *ibid.*, X, 281-299; 345-357; 401-412; 643.

D'après un fragment de syllabaire (*CT*, XII, 28, 32582, II, 5) complété par une conjecture des plus vraisemblables de M. Hrozny, le nom de ville lu provisoirement  $\text{Giš-HU}^{\text{MI}}$  doit se lire URUMA; le premier signe n'étant pas sûr, une lecture AL-MA reste possible.

La lecture du nom sémitique de ŠIRGULLA restait incertaine, à cause de la polyphonie du dernier signe : *La-ga*— (= *aš. rum, dil*). M. Meissner a fait remarquer que la variante *La-ga*— (REISNER, *Hymnen*, n° 81. (p. 126, 5) assure la lecture *La-ga-aš*.

La lecture sumérienne du groupe  est, suivant M. Winckler, SU-RI (assyrien *Subartu*); la valeur RI, pour le signe  ressort de la comparaison de V R 46 *ab* 46 avec Br. 11458, de la glose E-RU pour le groupe , de la transcription assyrienne  pour le groupe sumérien  (V R 62 *a* 37-*b* 38), enfin de la glose MURU pour le groupe  (Br. 10952). SURI désigne l'ensemble de la Mésopotamie; l'extension de ce nom a varié avec les époques; il a été appliqué à tout le pays compris entre l'Anzan et la côte de Phénicie, jusqu'à la Cappadoce (Leuco-Syriens), puis spécialement à la Syrie par l'hellénisme.

M. Toffteen a commencé l'étude des noms de lieux contenus dans les lettres de Harper, dont il avait donné précédemment l'index. Cette étude va de *Abai* à *Appina*. L'auteur y a joint d'intéressantes recherches sur les pays de *Isua*, *Daria* et *Bit-Zamani*.

M. Streck restitue, d'après un texte d'*Ašur-ašê-iddin* (WINCKLER, *AO*, II, 32, 36), le nom de la ville d'*U-bu-[nu]* (pays de *Šupria*) mentionné sur la porte de *Balawât*. Les deux textes nomment un prince dont le nom mutilé peut être restitué sous la forme *[Ki]-in-gi-Te-šub*. — La ville de *Λαλέζα* (Ptol., V, 18) est identifié avec la *La-ab-ba-na-at* de *Tukulti-apal-Ešarra III* (Inscr. s. argile, obv. 8), petite localité araméenne du centre de la Babylonie. *La-ba-an<sup>ki</sup>* (BOISSIER, *Choix de textes*, 33) est une autre ville, probablement identique avec celle où *Šamsi-Adad* éleva une stèle « au bord de la grande mer » (*MDOG*, 21, 51).

M. Halévy conteste l'existence de Sumériens en Babylonie, admise par M. Meyer sur la foi des monuments figurés (cf. *Assyriologie en 1906*, p. 381-385). Pour lui, « l'art présargonique de *Lagaš*, dominé par des tendances symboliques, ne rend que très sommairement le type humain . . . ; ses représentations ne peuvent donc être d'aucune utilité pour ce qui concerne le problème ethnographique. Les dieux sont, au contraire, soigneusement ouvragés et représentent par conséquent l'image exacte du type réel des habitants de la Babylonie du sud, et ce type est le même que celui de la Babylonie du nord, et par conséquent foncièrement sémitique. Entre les Sémites du sud et ceux du nord, il a pu exister certaines différences relatives au costume et au port des cheveux et de la barbe, mais ces différences, temporaires et purement extérieures, n'affectent en rien l'unité ethnique de l'ancienne Babylonie ».

Le Musée de Berlin a commencé la publication méthodique de ses collections de textes cunéiformes, sous la direction de M. Delitzsch. Le premier fascicule contient 115 numéros : les copies ont été exécutées par MM. Messerschmidt (1-32) et Ungnad (33-115). La plus grande partie des textes sont des inscriptions royales réparties sur une période qui va d'ENNA-RUM à *Nabû-nâid* pour la Babylonie, et d'*Erišum* à *Ašur-ban-apal* pour l'Assyrie; en outre une vingtaine de « contrats » assyriens. Un supplément contient des dessins très soignés des emblèmes divins figurés sur les *kudurru* et les stèles. Le Musée du Louvre est désormais le seul dont les collections épigraphiques sont inédites ou publiées sporadiquement dans des revues et des ouvrages de luxe, d'un format ridicule et d'un prix inaccessible aux travailleurs.

M. Sayce a donné la fin de son article sur les « tablettes de Chedor-Laomer » (cf. *Assyriologie en 1906*, p. 386), c'est-à-dire quelques notes sur les textes et des considérations générales sur l'origine et l'âge de ces textes. Il en rapproche un

passage du traité d'astrologie (III R 61, 21-22) où il est dit que les *Manda* prirent Babylone et que les dieux furent emportés en Élam. Les *Manda* en effet étaient commandés par le roi d'Élam.

M. Poebel a cru pouvoir établir que *Ilumailum* (*Ilimaila*) et *Damki-ilišu*, deux rois de la seconde dynastie, étaient contemporains, le premier de *Hammurabi* et de *Samsu-iluna*, le second de *Ammiditana* et de *Ammizaduga*. Ses subtiles déductions ne sont pas infirmées par la chronique publiée par M. King (cf. p. 435) et de laquelle il ressort que *Ilumailum* est contemporain de *Samsu-iluna* et d'*Abi-ěšu*. En effet *Ilumailum* a régné 60 ans, et *Samsu-iluna*, qui sépare *Hammurabi* de *Abi-ěšu*, 38 ans au plus. Mais, en ce qui concerne *Damki-ilišu*, on a fait à M. Poebel des objections qui paraissent décisives (cf. p. 435 et 440).

M. O. Weber a retrouvé le nom de *Hammurabi* dans une inscription de l'Arabie du Sud (Hal., 399), sous la forme 𐤁𐤍𐤏𐤁. Il rejette donc l'explication donnée par un texte babylonien : *Hammurabi* = *kintu rapastu*, et traduit le nom « Amm ist gross ».

M. Ulmer a résumé en une trentaine de pages les traits essentiels de la civilisation babylonienne à l'époque de *Hammurabi* : armée, famille, classes, royauté, industrie et commerce, politique, droit, administration, enseignement, calendrier, religion, sacerdoce.

Le roi d'Élam *Tadi*, dont le P. Scheil avait cru trouver la mention sur un contrat de *Sippar* (*Une saison de fouilles*, 105, n° 42) n'a jamais existé. M. Ungnad a montré qu'au lieu de MU TA-DI LUGAL ELAM-TUM SIGGA, il faut lire MU AB KI LUGAL GUB-BA IB-DIRIG-GA, qui est probablement une variante du nom de la treizième année d'*Ammizaduga*.

M. Ranke n'admet pas l'identité, proposée par M. Hilprecht, de *Immerum*, contemporain du roi de Babylone *Sumu-la-ilu*, et de *Nūr-ilā* IM, roi de *Larsa*. En effet *Immerum* est un gouverneur

de *Sippar*, et la lecture *immer*, proposée par M. Thureau-Dangin pour *IM* (= *MER*), est fort peu vraisemblable.

*Adad-nirâri III* (I R 35, n° 3) nomme un roi *Su-li-li* dont les fouilles d'*Assur* n'ont rencontré aucune trace. M. Hommel propose d'identifier ce *Su-li-li* avec le deuxième roi de la première dynastie babylonienne, *Sumu-la-ïlu*, dont le nom se trouve écrit *Su-mu-li-el* (CT VI 49 b). Pour le passage de *Sumu* (*Suvu*) à *Su*, il compare justement la forme *Su abu*, pour *Sumu-abu*, dans la chronique publiée par King.

Quelques observations intéressantes ont été faites sur les Chroniques par M. Hrozny. Leur nom est *tesêtu* « les Révolutions ». Ce n'est pas dans le pays de l'Ouest, comme l'a compris King, mais dans son palais que Sargon a installé les Grands (*Chron.*, obv. 7). Le mot *bat-hu* dans les Omina (K. 2130, obv. 28) doit se lire *mi-hu*, d'une racine מיה « étendre », commune à l'hébreu, à l'araméen et à l'arabe, et ce mot *mi-hu* est évidemment l'équivalent vainement cherché jusqu'à ce jour du sumérien *kas-bu* « mille », qui se trouve dans le texte parallèle de la Chronique. Le passage de la Chronique pour lequel M. King proposait, avec réserve d'ailleurs, la lecture *ana šakan pi-hê* (Rev., 9), doit se lire plutôt *ana šalam pi-hi* et montre que *Bêl-bâni* fut placé sur le trône par *Ira-imitti*, non comme roi mais en qualité de substitut, pour quelque cérémonie magique. *Ira-imitti* périt au cours de cette cérémonie, et *Bêl-bâni* profita de cette circonstance pour se faire proclamer roi.

M. Knudtzon a donné les six premiers fascicules d'une nouvelle transcription-traduction des Lettres d'*El-Amarna*. Ce travail repose sur une collation personnelle du texte. Il est précédé d'une introduction dans laquelle l'auteur a traité du lieu de la découverte, de l'histoire des tablettes, de l'époque de leur rédaction, des conquêtes des Égyptiens en Asie Antérieure et des invasions étrangères. M. Knudtzon estime que l'*Assur-*

*uballit*, dont nous avons une lettre adressée à Aménophis IV, et qui est fils d'*Ašur-nadin-aḫē*, est identique avec *Ašur-uballit*, père de *Bēl-nirari*. Cet *Ašur-uballit II*, d'après des calculs que je ne puis résumer ici, est monté sur le trône au plus tard entre 1380 et 1375. Il en résulte qu'Aménophis IV a dû régner à peu près de 1385 à 1368. Les *Kašī* nommés dans une lettre à côté des *Habirū* n'ont rien à faire avec les Cassites; ce sont des habitants du pays de *Kuš*. Le groupe *sa-gaz* ne peut pas se lire *Habiru*, comme l'a prétendu Winckler, mais, en fait, les *sa-gaz* sont identiques aux *Habiru*. Il est remarquable que les lettres dans lesquelles apparaissent les *Habiru* proviennent toutes de Jérusalem et sont plus récentes que celles dans lesquelles il est question des *sa-gaz*.

Plusieurs auteurs ont cru que les années babyloniennes étaient dénommées d'après un événement de l'année précédente. Mais M. Ranke, qui avait déjà remarqué que l'année était souvent datée par un événement facile à prévoir, construction de temple, réparation d'un canal, etc. (cf. *Assyriologie en 1906*, 402), montre que, pour les événements impossibles à prévoir, faits de guerre, etc., leur mention était simplement substituée, dans le cours de l'année, à une dénomination donnée le 1<sup>er</sup> *Nisan*. Ainsi les années 16 et 17 de *Simuballit* s'appellent respectivement « Année dans laquelle le trône du sanctuaire du seigneur de *Kutha* (*Nergal*) . . . » et « Année pendant laquelle la ville d'*Isin* a été prise ». Or un texte (*CT*, IV, 14 b) est daté de « l'année après celle où le trône du sanctuaire du seigneur de *Kutha* . . . ». L'année 17 de *Simuballit* a donc eu deux noms. De plus, ce texte est du 6 *Nisan* et nous avons un texte du 13 *Iyar*, daté par la prise d'*Isin*. Nous possédons donc deux termes très rapprochés entre lesquels se place cet important événement.

M. Messerschmidt a publié une copie exacte de la Liste de dates du Musée de Constantinople (*Sippara*, 16) qui corrige

en beaucoup de points la transcription du P. Scheil et l'autographie de M. Lindl.

Le Musée de Berlin possède deux listes de dates qui énumèrent, l'une les années d'*Ammi-ditana* et celles d'*Ammi-šaduga*, jusqu'à la 16<sup>e</sup>; l'autre les années d'*Ammi-šaduga* jusqu'à la 13<sup>e</sup>. M. Ungnad a donné d'excellentes copies de ces deux textes, plus le texte cunéiforme le plus complet des dates de ces deux règnes, obtenu par une comparaison de tous les documents où elles se rencontrent, et une nouvelle collation du texte important publié par M. Peiser en 1905 (cf. *Assyriologie en 1905*, p. 197-198). Il a en outre dressé la liste chronologique des documents datés des règnes d'*Ammi-ditana* et d'*Ammi-šaduga*. Dans sa préface, M. Ungnad a repris la question de la dénomination des années (cf. 1906, p. 197). Il fait remarquer que, plus nous remontons dans l'histoire, plus les dates tirées d'événements historiques sont rares; il s'agit presque toujours de constructions ou de consécration. Le changement de nom, dans le cours de l'année, admis par Ranke (cf. p. 433) devait évidemment causer des difficultés dans la pratique, mais on ne pourrait déclarer la solution fautive que si on rencontrait des documents datés des premiers jours du premier mois, d'après un événement historique. Or on n'en possède pas. Au contraire nous avons des textes qui montrent que les années 13<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> de DUNGI, la 17<sup>e</sup> de *Sin-muballit*, la 9<sup>e</sup> de *Samsu-iluna*, ont réellement changé de nom. Dix documents datés du 1<sup>er</sup> *Nisan* prouvent que, dès le premier jour, l'année recevait son nom. A l'époque cassite, où l'on datait d'après les années du règne de chaque roi, la partie de l'année qui suivait la mort d'un roi s'appelait MU-SAG NAM-LUGAL-LA du nouveau roi, et cet usage s'est perpétué jusqu'à la basse époque babylonienne. Mais il ne semble pas qu'avant l'époque cassite on ait changé le nom de l'année à la mort du roi : MU X LUGAL-E est la première année pleine du roi X, commençant au 1<sup>er</sup> *Nisan*.

— M. Ungnad ne croit pas que *Damki-ilisu* soit contemporain d'*Ammi-ditana*. D'après la liste des rois, *Damki-ilisu* a dû arriver au pouvoir en l'année 13 d'*Ammi-šaduga*. Le *Damki-ilisu* de l'année 37 d'*Ammi-ditana* n'est donc pas celui de la 2<sup>e</sup> dynastie, mais un roi d'*Isin*. — Les années 11 et 12 d'*Ammi-šaduga* ont un mois embolime. Il n'y avait donc pas de cycle intercalaire à cette époque.

La liste des années de la première dynastie est encore incomplète, mais on peut espérer combler les lacunes par les dates relevées sur les « contrats ». M. Johns donne ainsi le nom de plusieurs années des règnes de *Sin-muballit*, *Samsu-iluna*, *Abešu*, *Ammi-ditana* et *Ammi-zaduga*.

Peu d'ouvrages ont paru depuis longtemps sur l'histoire babylonienne, qui puissent rivaliser d'intérêt avec les deux volumes de M. King. Ceux-ci nous apportent des documents de tout premier ordre, commentés avec une véritable maîtrise. L'histoire et surtout la chronologie des premières dynasties babyloniennes en sont complètement renouvelées. Nous trouvons là : n<sup>os</sup> I et II, une chronique des règnes de Sargon, *Narâm-Sin*; *Dungi*; *Ura-imitti* et *Bêl-ibni*. *Suabu*, *Hammurabi*; *Samsu-iluna* et *Abešu*; *Iluna-ilu* et *Ea-gamil*; *Ulam-Burias*; *Bitilias* et *Agum*; IV, une version néo-babylonienne des présages de Sargon et de *Narâm-Sin*; VI, un fragment de chronique relatif à des événements répartis entre le XI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, notamment une invasion du clan araméen des *Sutu* sous le règne d'*Adad-apal-iddina*; VII, une chronique religieuse babylonienne relatant des prodiges du XI<sup>e</sup> siècle, dont une éclipse totale de soleil, que M. King propose de placer le 31 juillet 1063; appendice II, une liste des années des rois de la première dynastie de Babylone. A ces textes édités pour la première fois, M. King a joint une nouvelle collation des présages de Sargon et de *Narâm-Sin* (III), de la légende de Sargon (appendice I), de la liste de dates du

Musée de Constantinople et de la Chronique des dynasties babyloniennes (V).

La comparaison de la première Chronique et des présages de Sargon, dérivés de la même source pour la partie historique, montre, entre autres choses : 1° que la prétendue conquête de Chypre par Sargon d'Agade n'a probablement jamais eu lieu (au lieu de « il traversa la mer de l'Ouest », il faut lire « la mer de l'Est »); 2° que la révolte que Sargon eut à combattre vers la fin de son règne n'était pas une révolution de palais mais un soulèvement de nations incorporées à l'empire; 3° que le règne de Sargon se termina au milieu d'une famine et d'un nouveau soulèvement; 4° que *Narâm-Sin* fit une expédition victorieuse dans le pays de *Magan*. L'identité admise sans discussion par M. King, du pays de *Magan* avec la péninsule du Sinaï ne me paraît nullement établie. Le nom du roi *Mannu-dannu*, forme purement babylonienne, nous invite à chercher *Magan* aux confins de la Babylonie. Cf. ce que j'ai dit du district de *Hijarah* (*Manuel*, p. 41, *infra*). La suite de la Chronique nous apprend que *Dungi*, roi d'*Ur*, pilla Babylone; que la légende du roi Béléous et du jardinier Bélétaras, rapportée par Agathias<sup>(1)</sup>, n'est pas, comme on l'avait supposé avec assez de vraisemblance, dérivée de la légende de Sargon, mais représente une tradition distincte, d'après laquelle un roi *Ura-Imitti* transmit la couronne à son jardinier *Bél-ibni*; que *Ilušuma*, roi d'Assyrie, était contemporain de *Suabu*, fondateur de la première dynastie de Babylone; que *Rim-Sin* fut battu par *Samsu-iluna*, fils et successeur de *Hammurabi*; que

(1) Les faits concordent, mais nullement les noms : *Ura-imitti* = Béléous; *Bél-ibni* = Bélétaras. Le nom que M. King lit *Bél-ibni* pourrait tout aussi bien se lire *Bél-epuš* d'où serait sortie la forme *βελεούς*; mais il faudrait alors admettre une interversion des rôles entre Béléous et Bélétaras, et, de toute façon, Bélétaras ne peut être dérivé de *Ura-imitti*, dont le dernier élément, écrit phonétiquement, est certain.

*Samsu-ilma* eut à lutter contre *Iluma-ilu* fondateur de la seconde dynastie de la Liste des rois, que cette dynastie était donc en partie contemporaine de la première et régnait non pas à Babylone, mais dans le « Pays de la Mer », ce qui bouleverse complètement la chronologie qu'on avait établie en additionnant les durées des différentes dynasties considérées comme successives. Enfin la Chronique raconte que, sous le règne de *Samsu-ditana*, le dernier roi de la première dynastie, les Hittites envahirent le pays d'*Accad*, et nous pouvons, avec quelque vraisemblance, rattacher à cette invasion la fin de la première dynastie et l'établissement de la dynastie cassite.

La première année de la troisième dynastie n'étant pas fixée avec toute certitude à la date de 1736, la date de 2036 pour le commencement de la première dynastie n'est elle-même qu'une date approchée. Mais l'erreur ne peut être supérieure à une cinquantaine d'années, alors que l'écart entre les dates admises par Oppert (2506) et Hommel (1884) n'était pas inférieur à 622 ans. L'avènement de *Hammurabi* se place en conséquence vers 1930. La période historique commençant dans Bérose en l'an 2232 doit comprendre une ou plusieurs dynasties qui ont régné ailleurs qu'à Babylone.

Ces résultats concordent d'une manière admirable avec le synchronisme signalé plus haut entre *Ilušuma* et *Suabu*. En effet, une inscription de *Šulmānu-ašarid I*, trouvée à *Kalāt-Širgāt*, nous apprend qu'*Erišu*, fils d'*Ilušuma*, régnait en Assyrie vers 2040-2060. Il est vrai que, d'après *Nabû-nâid*, *Hammurabi* avait régné au commencement du *xx<sup>e</sup>* siècle, soit une centaine d'années plus tôt que ne l'admet M. King, mais il est fort probable que *Nabû-nâid* a arrondi et forcé les chiffres.

A propos de la liste des années des rois de la première dynastie, M. King étudie, entre autres questions, comment les années pouvaient être désignées, jusqu'au jour où se pro-

duisait l'événement important dont elles tiraient leur nom. Il admet sans hésiter qu'elles étaient provisoirement désignées comme « l'année après celle où est arrivé tel événement ». Les Cassites furent les premiers à substituer à ce système compliqué les dates en chiffres d'après le nombre des années de règne.

M. King a traité accessoirement beaucoup de questions que je ne puis analyser ici; mais je crois avoir montré suffisamment ce que je disais plus haut de l'importance exceptionnelle de son livre.

Le roi *Nabû-sum-libur*, dont le nom n'était connu que par un poids conservé au British Museum, a été identifié par M. King avec un roi de la quatrième dynastie nommé dans la Chronique religieuse babylonienne.

La Chronologie assyro-babylonienne est fondée sur quelques données fournies par des auteurs grecs, parmi lesquels Ptolémée est le plus précieux, par l'Ancien Testament et surtout par les textes cunéiformes : listes de rois; listes de dates; dates maximum sur des textes juridiques; synchronismes fournis par des lettres (*El-Amarna*); histoire synchronique; chroniques babyloniennes; généalogies de rois; références à des faits historiques. Avec ces données éparses, mutilées, quelquefois contradictoires, il est difficile de construire à l'histoire un cadre chronologique solide. M. Toffteen l'a essayé, pour la période qui va des origines de l'histoire jusque vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Son ouvrage a en tout cas un grand mérite, en une matière aussi aride, c'est qu'il se lit sans fatigue. En outre, comme l'auteur a reproduit tous les textes qui servent de base à sa discussion, ceux mêmes qui n'adopteront pas ses conclusions pourront toujours utiliser son livre comme un corpus de sources chronologiques. J'ajouterai qu'il est fort prudent et ne prend point avec les textes de libertés exagérées. Je souhaite donc qu'il nous donne prochainement la suite de

ce travail. Voici quelques-unes des solutions proposées par M. Toffteen pour certaines difficultés. Les discordances entre la liste des rois et les listes de dates sur la longueur des règnes de *Sin-muballiš* et *Hammurabi*, *Samsu-iluna*, *Abešu'* et *Ammi-ditana* sont dues, d'une part à un interrègne d'*Eri-aku* (*Rim-Sin*), d'autre part à des coréances. Sur la date de *Rim-Sin* qu'il fait disparaître en 2079, treize ans avant l'avènement de *Samsu-iluna* (2066), M. Toffteen est en contradiction avec la Chronique de King qui nous montre *Rim-Sin* battu par *Samsu-iluna* (cf. p. 436). Ses dates de *Hammurabi* (2121-2069) sont naturellement plus hautes que celles de M. King (cf. p. 437). Il adopte pour Aménophis IV (Ikuaton) les dates 1402-1371 (cf. p. 433 les dates de M. Knudtzon). Il explique le désaccord entre Nabonide et la liste des rois sur la date de *Šagarakti-B(Š)urias* en admettant que Nabonide a donné un chiffre rond. La seconde année du règne de *Hammurabi*, « dans laquelle le droit fut établi », n'est pas, comme l'a entendu M. Lyon (1906), celle dans laquelle le code fut promulgué, mais celle dans laquelle *Rim-Sin* fut battu (p. 94). L'immigration qui correspond à l'établissement de la première dynastie babylonienne serait venue non du Sud ou de l'Ouest, mais de la Syrie du Nord : le nom *Sumu*, qui entre en composition dans *Sumu-abi*, *Sumula-ilu* serait une forme de *Ašima*, le dieu de *Hamath*, et le *Sin* dont le culte est attesté par les noms d'*Apil-Sin* et de *Sin-muballiš* serait celui de *Harran*, *Ur* étant au pouvoir de la dynastie d'*Isin* (p. 104). Pour Sargon d'*Agade* et *Narâm-Sin*, M. Toffteen propose les dates de 2550 et 2515, parce que, d'après les fouilles du temple de *Nippur*, il lui paraît évident que Sargon a vécu peu de temps avant *Dungi* (p. 111). Il admet, sans preuve sérieuse, que les cunéiformes se sont écrits d'abord de droite à gauche, et, sur cette seule et bien faible raison, imagine l'existence d'un peuple anté-

rieur aux Sumériens, apparenté aux Égyptiens et inventeur de l'écriture. C'est là, avec quelques étymologies, une des parties les plus contestables de l'ouvrage. La seconde moitié du livre est consacrée à la chronologie égyptienne; j'en laisse l'étude à de plus compétents.

M. Thureau-Dangin a publié la dédicace d'une statuette de bronze de l'époque d'*Ašur-dan* (I<sup>er</sup> ?); deux textes portant livraison de vin de grains et datés de la première année de *Tukulti-apal-Ešarra* roi de Babylone (729); deux tablettes des rois AN-AM et ARAD-DIM-DIM analogues à celles du P. Scheil (*Assyriologie en 1905*, p. 197); une tablette où LU-EN-NA annonce à EN-E-TAR-ZI la défaite de 600 Élamites qui avaient pillé le territoire du *Širgulla*. — Une traduction allemande des *Inscriptions de Sumer et d'Accad* publiées par M. Thureau-Dangin en 1906 contient un résumé historique de huit pages et un index des noms propres (par M. Langdon) qui n'existent pas dans l'édition française.

M. Ranke a cru reconnaître dans le texte *CT*, IV, 22 b, la mention d'une année du règne de *Libit-Ištar*, le dernier roi de la dynastie d'*Isin*.

Mais M. Meissner a démontré que le *Libit-Ištar* nommé dans ce texte n'est pas le roi d'*Isin*.

M. Thureau-Dangin a appuyé cette distinction en montrant que *Damīk-ilišu* ne peut guère être contemporain de *Sin-muballit*, comme M. Ranke l'avait admis, après M. Hilprecht (cf. p. 431).

M. Lindl enfin a montré que le passage en question ne contient même pas une référence chronologique à une année de règne, mais se rattache à ce qui précède. M. Ranke et M. Meissner avaient traduit : « In dem Jahr, in welchem *Amurum* den *Libit-Ištar* vertrieb. » M. Lindl propose d'entendre : « (Alles, was es immer war,) hat namens des *Libit-Ištar Amurum* gerichtlich beigebracht. »

M. Peiser a proposé deux modifications à l'interprétation du texte de *Tukulti-Ninib* publié par M. King (Rev., 14 et 29). Il croit pouvoir rétablir ainsi qu'il suit la liste des onze rois de la dynastie de PAŠE (*Isin*): *Marduk-kabti-ahišu*; X. . . . ; *Nabû-kudurri-ušur*; *Bêl-nâdin-apli*; *Itti-Marduk-balâtu*; *Marduk-nadin-ahê*; *Marduk-šapik-zêr-mâti*; *Adad-apal-iddin*; *Marduk-ahê-irba*; *Marduk-zêr*. . . . ; *Nabû-šum*. . . .

M. Hilprecht a trouvé, dans une tablette de *Nippur* qu'il attribue à la seconde moitié du troisième millénaire, le nom d'un roi d'*Isin*, *Zambia*, qu'il identifie avec le douzième de la liste dynastique publiée par lui dans *BE*, xx, p. 46 et pl. 30.

M. Poebel a trouvé dans un texte du musée de Philadelphie le nom du dixième roi, dont la même liste ne nous avait conservé que le premier élément : *Sin-išiša*[m].

Les monuments publiés, transcrits, traduits et commentés dans les *Materialien* de M. Lehmann sont : une dédicace de DUNGI (en sumérien); un fragment sans titulaire; un cylindre-cachet trouvé à *Geuk-Tepe* (M. Lehmann, suivant l'interprétation traditionnelle que j'ai déjà combattue, reconnaît *Eabani* à des traits qui ne correspondent pas du tout à ce que les textes nous disent de lui; son identification de *Gilgames* et de *Ut* (?) *-napistim* est tout aussi contestable); deux briques de *Tukulti-Ninib*; deux inscriptions de *Tukulti-apal-Ešarra* provenant de *Yungalu* et du Tunnel du Tigre (celle-ci déjà connue); trois fragments d'une stèle d'*Ašur-našir-apal* trouvés à *Bâbil* et cinq textes ou fragments de moindre importance; six briques de *Šulmânu-ašarid* et les quatre inscriptions gravées par ce roi au Tunnel du Tigre; un fragment de *Šulmânu-ašarid III*; trois briques de *Šarru-kin* et de *Sin-ahê-irba*; l'inscription d'*Ašur-ahê-iddin* au Tunnel de *Negûb*; deux fragments d'*Ašur-bân-apal*, les reliefs de *Maltaiya*; les inscriptions assyriennes de *Sardur* à *Van* et la version assyrienne de la stèle de *Kelišin*. Vingt-trois de

ces textes ont été découverts par MM. Lehmann et Belck. Dans la seconde partie de l'ouvrage, M. Lehmann a étudié la civilisation chaldique d'après les constructions rupestres, le travail de la pierre et la mosaïque, l'irrigation et la métallurgie, la céramique. Il faut remercier l'auteur des nombreux matériaux qu'il a mis ainsi à la disposition des historiens. Mais sa fructueuse expédition d'Arménie lui a permis d'en récolter beaucoup d'autres encore, notamment des inscriptions vanniques ou chaldiques, que nous attendons avec impatience. Un récit suivi de l'expédition serait également le bienvenu.

M. Haupt, commentant les maigres données fournies par Xénophon sur la chute de Ninive, explique Μέσπιλα par l'assyrien *mušpîlu*, dérivé de *pîlu* ou *pîlu* « calcaire », et qui signifierait « a place producing shell-limestone, or a place where shell-limestone is found ».

Sargon dit, à propos de la construction de *Dûr-Sarrukîn*, que les murs avaient 16,280 aunes, le chiffre qu'exprime son nom. M. Hommel a essayé de résoudre l'énigme que contient ce rapprochement. Parlant de la forme *Sarrukîn*, il remarque que *šarru* peut s'écrire III<<<; *ukîn* a pour équivalent >>I GUB, qui a lui-même pour homophone >>III *šumêlu*, synonyme de III<<<. Or III<<< vaut 12,000 et >>III<<< 9,000; la somme vaudrait donc 21,000. Mais si l'on insère le second nombre dans le premier : >>(III<<<)III<<<, on obtient le nombre 16,280.

M. Johns a étudié un groupe d'éponymes contemporains de *Rimâni-Adadi*, dont l'activité nous est attestée pour les années 676-660.

La grande inscription trilingue de Darius à *Behistân*, qui fut si utile au déchiffrement des cunéiformes et qui est encore intéressante à tant de points de vue, subit de plus en plus l'action destructive du temps. Elle est d'un accès si difficile que certains passages n'avaient pu être copiés d'une manière sûre,

et les estampages de Rawlinson tombaient en poussière. MM. King et Thompson ont donc rendu un réel service à nos études en estampant et en photographiant à nouveau le monument et en publiant le résultat de leur travail. Grâce à leurs photographies et à leurs plans, on peut enfin se rendre exactement compte de la disposition des inscriptions, des dimensions du monument et du caractère des figures; nous avons pour la première fois une reproduction exacte des traits de Darius et des révoltés soumis par lui. Les sculptures de Gotarzès, le roi parthe, qui sont au pied de la même falaise, ont été également photographiées, ainsi qu'un bloc détaché de la montagne, qui a roulé dans la plaine et qui porte de grossières sculptures de l'époque sassanide. En face du village de *Behistûn*, le rocher a été dressé sur une surface d'environ 600 pieds, et les débris accumulés en une large plate-forme. Comme cette plate-forme masque la partie dressée du rocher aux observateurs qui sont dans la plaine, MM. King et Thompson croient que ce travail inachevé était destiné à la construction d'un palais plutôt qu'à la gravure d'une inscription. Mais ne peut-on pas supposer que la plate-forme aurait été enlevée une fois l'inscription gravée, comme il est manifeste qu'elle l'a été devant l'inscription conservée? Le texte des trois versions, perse, susienne et babylonienne a été reproduit en typographie, transcrit et traduit. Aux nombreux passages que les derniers éditeurs ont pu lire les premiers sur le roc s'ajoutent les restitutions tirées du duplicata trouvé à Babylone et publié par M. Weissbach en 1903. C'est donc un texte non seulement très sûr mais très notablement augmenté que nous ont donné les savants conservateurs du British Museum.

Un texte de l'époque néo-babylonienne (*VASD*, III, 180) est daté de l'avènement de *Bêl-šimanni šar Babilî u mâtâtî*. M. Ungnad a montré que les gens nommés dans ce contrat et

dans le fragment *VAT 403*, du même roi, sont tous des contemporains de Darius. *Bêl-simanni* doit donc être l'auteur d'un soulèvement contre Darius.

M. Pognon a publié et commenté une inscription trouvée par lui à *Eski-Harran* et qu'il estime avoir été gravée peu de temps après la mort de *Nabû-nâid*, en 538 ou 537, sur l'ordre d'un grand prêtre du temple de *Sin* à *Harrân*. Le texte fait mention d'un *Nabû-nâid*, fils de *Nabû-nâid*, qui fut peut-être associé au trône par son père et régna après lui sous la suzeraineté de Cyrus.

L'activité déployée en Orient par les archéologues pendant ces dix dernières années a, sur beaucoup de points, modifié ou complété nos conceptions historiques, et les Histoires les plus récentes sont déjà insuffisantes. C'est donc une excellente idée que MM. King et Hall ont eue de résumer les faits établis par les récentes découvertes. Quatre chapitres, sur neuf que contient leur livre, intéressent directement les assyriologues. Ils sont consacrés aux trouvailles du capitaine Cros à *Telloh*, de Morgan à Suse, de Banks à *Bismiya*, de Koldewey à *Fâra*, *Abu-Hatab* et Babylone, de King et Thompson à *Kuyunjik*, d'Andrae à *Kalâat-Sîrgât*. La longue lutte de *Gišur* contre *Sîrgulla*, la ruine de celle-ci, la date de *Lugal-zaggisi*, le règne de *Gudea* et la construction de l'*E-ninnu* racontée dans les cylindres A et B, le caractère de la religion sumérienne et son influence sur la religion babylonienne, les luttes de l'Élam contre la Babylonie et le triomphe de celle-ci avec *Hammurabi* et *Samsu-iluna*, l'origine de l'écriture élamite, la chronologie des premières dynasties (cf. p. 437) et l'histoire du « Pays de la mer » sous la deuxième dynastie, la prise de Babylone par les Hittites, la conquête et la domination cassites, les titres de propriété et les *kudurru*, la vie sociale et le droit à Babylone à l'époque de *Hammurabi*, les débuts de l'Assyrie, les conquêtes de *Tukulti-Ninib*, le royaume de *Van*, telles sont les princi-

pales questions d'assyriologie exposées ou discutées dans ce livre d'une lecture facile et agréable.

## RELIGION.

- A. T. CLAY. *Ellil the god of Nippur* : *AJSL*, XXIII, p. 269-279. — *The origin and real name of Nin-ib* : *JAOS*, XXVIII, p. 135-144. — F. DELITZSCH. *Das Neujahrfesthaus (bit akiti) von Assur* : *MDOG*, n° 33, p. 34-37. — P. DHORME. *Choix de textes religieux assyro-babyloniens. Transcription, traduction, commentaire*. Paris, Lecoffre, xxxvii, 406 pages in-8°. — *La neuvième tablette Šurpu*, *RT*, XXIX, p. 125-133. — K. FRANK. *Nochmals K. 7845*. — K. 2566 : *ZA*, XX, p. 431-442. — P. HAUPT. *The name Ištar* : *JAOS*, XXVII, p. 112-119. — F. HROZNY. *Der Name des sumerischen Wettergottes DINGIR IM* : *ZA*, XX, p. 424-426. — M. J. HUSSEY. *Some Sumerian-Babylonian hymns of the Berlin collection* : *AJSL*, XXIII, p. 142-176. — M. JASTROW. *Notes on omen texts* : *AJSL*, XXIII, p. 97-115. — *The Signs and names for the liver in Babylonian* : *ZA*, XX, p. 105-130. — *Die Religion Babyloniens und Assyriens*. Lief. 8-11, 304 pages in-8°. Giessen, Töpelmann. — S. LANGDON. *An early Babylonian tablet of warnings for the king* : *JAOS*, XXVII, p. 145-154. — B. MEISSNER. *Brückensmuck* : *MVAG*, XII, p. 157-159. — *Siamesische Zwillinge* : *ibid.*, p. 155-156. — E. G. PERRY. *Hymnen und Gebete an Sin* : *Leipziger Semitistische Studien*, II, 4. Leipzig, Hinrichs, 50 pages in-8°. — J. D. PRINCE. *Note sur le nom Gilgameš* : *Babyloniaca*, II, p. 62-64. — *A Hymn to the goddess Bau* : *AJSL*, XXIV, p. 62-75. — *A Hymn to Nergal* : *JAOS*, XXVIII, p. 168-182. — R. C. THOMPSON. *Assyrian prescriptions for diseases of the head* : *AJSL*, XXIV, p. 1-6. — C. VIROLLEAUD. *De quelques textes divinatoires* : *Babyloniaca*, II, p. 135-136. — *L'astrologie chaldéenne*. Le livre intitulé «*emuna*» (Anu)<sup>tu</sup> Bêl, publié, transcrit et traduit. Texte cunéiforme, Šamaš, Adad, fasc. 2 et 4; 53 et 44 pages, in-4°. Paris, Geuthner. — O. WEBER. *Eine Dublette zum Zwiegespräche zwischen Marduk und Ea* : *OLZ*, X, 8-10. — H. ZIMMERN. *Sumerisch-babylonische Tamuzlieder* : *Ber. d. philol.-hist. kl. d. Kgl. Sächs. Ges. d. Wiss.*, LIX, p. 201-252.

M. Dhorme a donné une traduction française des mythes et légendes traduits en allemand par Jensen dans le sixième

volume de la *Keilinschriftliche Bibliothek*. Il y a joint quelques hymnes, la tablette de *Sippara* relative au culte et quelques proverbes. L'introduction (37 pages) traite des dieux de Babylone, de l'eschatologie et du culte.

La neuvième incantation de la série *Šurpu* (en sumérien) a été traduite par M. Dhorme d'après le texte complété par Zimmern dans ses *Nachträge zu den Beschwörungstafeln* (*BKBR*, pl. LXXII et suiv.).

L'expression *zittam akálu*, si fréquente dans les textes divinatoires, a été traduite jusqu'à présent « Not kosten » (Hunger), « souffrir de la détresse » (Boissier). M. Jastrow remarque qu'elle se trouve chez Nabonide au milieu d'une série de présages tous favorables et que, dans les autres textes où on la rencontre, c'est également un présage favorable qu'on s'attend à trouver. D'autre part, dans la première tablette de la série *Multabiltum* (*CT*, xx, 39, 16), *ina reš ešli-šu zittam ikkal* (col. III) est résumé par *a-kal namra* (col. II), qui ne peut avoir qu'un sens favorable. M. Jastrow traduit donc « to acquire possession ». — A propos des rapprochements établis par les Chaldéens entre certains aspects du foie et les armes des dieux, M. Jastrow a contesté (p. 109), à tort selon moi, une explication de Boissier pour les formules *ina šalimti* « dans le cas favorable » et *ina la šalimti* « dans le cas défavorable ». En tout cas, *šalimti*, féminin, ne peut pas qualifier *zēbu*, qui est masculin.

M. Langdon a de nouveau traduit, d'après la dernière édition (*CT*, xv, 50), le texte publié dans IV R 48 sous le titre « tablet with warnings to kings against injustice » et déjà traduit par Boissier.

M. Prince a traduit le texte sumérien publié dans *CT*, xv, 14, qu'il considère comme un hymne à Nergal. L'interprétation de pareils textes est toujours très conjecturale. Ligne 15, il me semble que ce que M. Prince a lu *ruk šu* est simplement le

signe AL. M. Prince a également traduit un hymne à Bau (CT, xv, 22). Dans son commentaire (p. 67 et 69), *pilû ša šikari*, qu'il traduit « increase of strong drink », signifierait tout au plus « increase, said of strong drink ».

On a transcrit <sup>d</sup>EN-LIL, <sup>d</sup>NINNU, <sup>d</sup>EN indifféremment <sup>da</sup>Bél. M. Clay, partant des transcriptions araméennes de certains « contrats », a montré que EN-LIL, ou par assimilation ELLIL, est le vrai nom du dieu de Nippur et qu'il faut distinguer dans la transcription les noms propres composés avec <sup>d</sup>EN-LIL de ceux composés avec <sup>d</sup>EN, les scribes ne confondant jamais ces deux éléments. Un dieu *Bél* = <sup>d</sup>EN est inconnu en Babylonie jusqu'à la fin de la première dynastie; dans *Nabû-kudurri-usur I* (CT, ix, 4, 11) <sup>d</sup>EN désigne *Marduk*. En Assyrie, le nom du roi *Bél-kapkapi* doit être lu *Ellil-kapkapi* et il faut distinguer entre *Bél* (<sup>d</sup>EN)-*ib-ni* (Asarh, Sendj. Rev. 17) et EN-LIL-*ib-ni* (VR, 44 c 2); <sup>d</sup>EN, *Bél*, est, comme à Babylone, l'équivalent de *Marduk*. <sup>d</sup>BE, qui, dans les inscriptions néo-babyloniennes, doit se lire *Ea*, comme l'a démontré Tallquist, doit se lire EN-LIL dans les inscriptions des premiers rois d'Assyrie, comme le prouve la variante <sup>k</sup>EN-LIL-*nirâri*, <sup>d</sup>BE-*nirâri*. Peut-être le mot אֱלִילִים « idoles », dont l'origine est incertaine, doit-il être rapproché de EN-LIL, ELLIL.

M. Thompson a donné la transcription de la première moitié de la première tablette de la série *Amêlu muhhušu išata ukâl* (CT, xxiii, 23 et suiv.).

L'équivalent araméen de l'énigmatique NIN-IB est décidément אֱנוּשָׁ et non אֱנַרְשָׁ. Cela résulte de nouveaux textes étudiés par M. Clay, qui propose en conséquence la lecture *Enmaštu* = *En-martu* « le seigneur de l'Ouest », et considère le dieu NIN-IB comme un dieu amorite introduit à Babylone. Mais le fait que NIN-IB est l'équivalent de plusieurs dieux n'est pas une raison suffisante pour le considérer comme étranger. Il est plus naturel de supposer qu'il représente une épithète, appli-

cable et appliquée à plusieurs dieux. D'autre part la région que les Babyloniens appelaient l'Ouest ne pouvait avoir reçu ce nom des indigènes.

D'après M. Haupt, le nom d'Ištar serait une forme féminine d'*Asur*, dérivée de la racine 𐎠𐎶𐎵 « être bienveillant ». La question ne me paraît pas encore résolue.

Quelle est la lecture sumérienne du nom divin écrit 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵 ? M. Hrozný fait valoir avec raison que cette lecture doit se terminer par un *a*, d'après la graphie 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵, dans laquelle 𐎶𐎵𐎶𐎵 *ra* est certainement un complément phonétique, puisqu'il alterne avec 𐎶𐎵𐎶𐎵 *ri*. Il rejette la lecture *MER*, proposée par plusieurs assyriologues et qui satisferait à ce complément phonétique. Il propose la lecture *iškur* d'après le nom du signe 𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵, qui est šAMMU-ki-iŠKURAKKU (Fossey, 3226) et, et une glose de K. 2100 (*PBSA*, XI, 173) l. 34, où on lit 𐎠𐎶𐎵 (𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵) 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵. Si bonnes que soient ces raisons, elles n'excluent pas une lecture *MER*. Je trouve en effet dans *CT*, xxiv 32 b, 119, une glose donnant une lecture étroitement apparentée, *MUR* : 𐎠𐎶𐎵 (𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵) 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵, et l. 120 la glose *MERMER* pour 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵 redoublé : 𐎠𐎶𐎵 (𐎶𐎵𐎶𐎵𐎶𐎵 𐎶𐎵𐎶𐎵) 𐎠𐎶𐎵𐎶𐎵.

M. Prince explique le nom de GIŠ-TU-BAR (*Gilgames*) par « héros divin (giš, Br. 5702) de la production » (TU, GIN = GI?) = BIL - *elit arki* « progrès de la végétation », Br. 4641; BAR = MAŠ = *elitu*; MAŠ = *šibtu* « produit », Br. 1816). Je ne crois pas que la question soit résolue par ces équations.

M. Virolleaud a rapproché quatre fragments appartenant à la quatorzième tablette de la série *šumma sinnistu* et donné une copie de K 117 et 2144 et une photographie de K 149 qui permet de faire quelques corrections à la copie de Boissier (*DA*, 83-84). Il a joint à cette publication quelques corrections au travail de M. Langdon sur *CT*, xx, 39-42 (cf. *Assyriologie en 1906*, p. 397).

La plupart des textes cunéiformes publiés en autographie par M. Virolleaud dans son *Astrologie chaldéenne* ont déjà été donnés par Craig dans ses *Astrological-Astronomical Texts* (1899). Quatre fragments dans le fascicule 2, dix-sept dans le quatrième représentent pourtant une addition qui n'est pas négligeable. Mais le principal intérêt de la publication de M. Virolleaud est dans les corrections<sup>(1)</sup> qu'il a faites aux copies un peu hâtives de M. Craig et surtout dans le classement et le rapprochement des fragments de chaque série, que le premier éditeur avait donnés pêle-mêle. Il y a là un travail très utile qui montre une longue pratique de la littérature divinatoire et qui nous donne le droit d'espérer une traduction très exacte. Espérons que M. Virolleaud la donnera bientôt, ainsi que la suite du texte assyrien.

Dans les présages tirés des naissances, M. Meissner a relevé le cas de jumeaux attachés par le dos.

Une lettre néo-babylonienne, du Musée de Berlin, publiée et traduite par le même, parle d'une image d'*Istar* dressée sur un pont.

M. Jastrow a relevé les signes et les mots qui signifient le « foie », source d'oracles, en babylonien :  $\text{𒀭𒍪𒍪}$ , qu'il lit un plutôt que  $\text{𒀭𒍪}$  BAR;  $\text{𒀭𒍪𒍪}$ ;  $\text{𒀭𒍪𒍪}$ ;  $\text{𒀭𒍪𒍪}$ , *pantù*, proprement « la partie antérieure » du foie; *hasù* « foie »;  $\text{𒀭𒍪}$ , synonyme de  $\text{𒀭𒍪}$ .

Le texte médico-magique publié par moi en 1906 a été de nouveau étudié par M. Frank, ainsi que le texte K 2566 (= CT, xxiii, 49) : pour le mot *pisurri* (l. 4) que M. Frank

(1) Je note, fasc. 2 : n° IV, l. 5 : *ardu* au lieu de *arhu*; VIII, 5 : *ši* pr. *u*; 51 : *ab* pr. *an*; 58 : *ša* pr. *ana*; X, 81 et 82 : *a* omis; 90 : *gu* pr. *šal*; 91 : *gal* omis; 92 et 95 : *šu* omis; 95 : *din* pr. *ti*; 73 : *ad* omis; XIII, 11 : *su* pr. *zu*; 44 : *bar* pr. *rat*; XIV, 4-5 : *šarru* pr. *ib*. — Fasc. 4 : I, 6 : *lal* pr. *me*; VI, 13 : *meš* omis; 15 : *iš* pr. *du*; XI, 9-10 : *ru* pr. *tir*; 17 omis par Craig; 18 : *lal* pr. *me*; XXII, cinq lignes omises par Craig; XXIX, cinq lignes omises par Craig; XXXVI, 11 : *ig* pr. *nam*.

a renoncé à traduire, qu'il me soit permis de renvoyer à mes *Études assyriennes*, VIII.

M<sup>me</sup> Hussey a transcrit cinq fragments d'hymnes publiés par Reisner (n<sup>os</sup> 56, 51, 52, 55 et 53) et les a traduits (sauf le n<sup>o</sup> 52) et commentés. Le grand nombre d'hymnes écrits seulement en sumérien et l'existence de nombreuses variantes babyloniennes pour un même groupe de signes sumériens sont pour elle la preuve que les hymnes n'ont pas été composés primitivement en sémitique babylonien, comme quelques auteurs l'ont admis.

M. Perry a transcrit, traduit et commenté les hymnes à Sin actuellement publiés (IV R, 9 : KING, *Magic*, n<sup>o</sup> 1 et 6, l. 36-70; CT, xv, 17 : Reisner, n<sup>o</sup> 38 et 24; SMITH, *Misc. Texts*, p. 11); il a en outre publié et traduit les textes inédits : K 3794, 2792 + 7973, Rm 288 et K 10151, plus un hymne à *Istar* (K 3447) faussement catalogué comme un hymne à *Sin*.

Sept textes de lamentations sur *Tammuz* ont été transcrits et traduits par M. Zimmern. A l'exception des trois premiers, ces textes, rédigés uniquement en sumérien, présentent de grandes difficultés. M. Zimmern ne se flatte pas de les avoir toutes résolues, mais personne ne pourrait aujourd'hui espérer le dépasser. Il rapproche ingénieusement V R, 30 n<sup>o</sup> 2, 21, l'histoire d'Osiris flottant sur la mer et l'usage alexandrin de jeter une image d'Adonis dans la mer. Un passage de Reisner, n<sup>o</sup> 80 montre que les Babyloniens imaginaient l'entrée de l'enfer à l'Ouest, vers le désert de Syrie (cf. KING, *Magic*, 53, 19). Le huitième texte transcrit et traduit par M. Zimmern n'est plus une lamentation sur la mort de *Tammuz*, mais une composition dialoguée célébrant le retour du dieu à la vie.

M. Weber montre par quelques rapprochements (Desc. d'*Istar*, rev. 3-4; CT, xvii, 50, 7-8; CT, xvi, 32, 19. — *Gilgames*, VI, 7-10; *Nergal et Ereskigal*, KB, vi, 78, 15)

l'emploi de formules fixes dans la littérature babylonienne. Ces rapprochements peuvent servir à établir la vraie lecture, par exemple dans Gilgameš, VI, 10, *lu-še-iš-bit-ka* au lieu de *lu-še-iš-mid-ka*.

A propos du *bit akiti* découvert par l'expédition allemande hors des murs d'*Ašur*, M. Delitzsch rappelle la description que *Sin-ahê-irba* donne des reliefs de la porte principale (K. 1356). On y voyait le dieu *Aššur* dans le rôle prêté à *Marduk* par le poème de la Création. C'est une conséquence de l'anéantissement total de Babylone par *Sin-ahê-irba*, qui se vante d'avoir complètement détruit les temples, et un témoignage de la déposition de *Marduk* au profit d'*Ašur*.



La publication de l'ouvrage de M. Jastrow sur la religion babylonienne (cf. *Assyriologie en 1904*, p. 120) se poursuit suivant un plan sans cesse élargi. Les quatre premiers fascicules du tome II traitent des lamentations et des psaumes, des oracles et de la divination. L'obscurité de beaucoup de problèmes est encore telle (surtout en ce qui concerne la divination) que l'auteur a été entraîné à des discussions qui eussent peut-être été mieux placées dans des monographies. Mais, cette réserve faite, il faut reconnaître que M. Jastrow a donné des principaux textes de l'extispicine une interprétation fort intéressante.

## DROIT, VIE PRIVÉE.

- C. J. BALL. *A first dynasty Tablet* : *PSBA*, XXIX, p. 274-276. — J. FLACH. *La propriété collective en Chaldée et la prétendue féodalité militaire du code de Hammourabi*. *Revue historique*, t. XCV, p. 309-336. — W. J. HIRKE. *A new boundary stone of Nebuchadnezzar I from Nippur*. *The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania*. Series D : *Researches and Treatises*, vol. IV. Philadelphia, xxvii-323 pages in-8°. — F. HROZNY. *Der Obelisk Manišusu's* : *WZKM*, XXI, p. 11-43. — C. J. W. JOHNS. *A marriage contract from the Chabour* : *PSBA*, XXIX, p. 177-184. — D. LUCKENBILL. *A Study of the Temple Docu-*

ments from the Cassite Period : *A J S L*, XXII, p. 280-322. — B. MEISSNER. *Homosexualität bei den Assyriern* : *M V A G*, XII, p. 151-155. — F. E. PEISER. *Zum Prozeswesen des alten Babyloniens* : *OLZ*, X, p. 457-461. — W. T. PILTER. *A Hammurabi Text from Ashurbanipal's Library* : *P B S A*, XXIX, p. 155-164; 222-231. — A. POEBEL. *Der bur-gul als Notar in Nippur* : *OLZ*, X, p. 175-181. — A.-H. SAYCE. *The Cappadocian tablets* : *Babyloniaca*, II, p. 2-45. — M. SCHORR. *Altbabylonische Rechtsurkunden aus der Zeit der I. babylonischen Dynastie* (ca. 2300-2000 v. Chr.). *Sitzb. Akad. d. Wiss. in Wien*, Bd CLV, 210 pages in-8°. — F. THUREAU-DANGIN. *Contrats archaïques provenant de Suruppak* : *RA*, VI, 153-154. — A. UNGNAD. *Eine Bürgerschaftserklärung aus der Regierung des Burnaburiaš* : *OLZ*, p. 143-145. — *Vorderasiatische Denkmäler der königlichen Museen zu Berlin* herausgegeben von der vorderasiatischen Abteilung, Heft III-IV. — *Selected Babylonian business and legal documents of the Hammurabi period*. Leiden, Brill, XVI, 100 pages in-8°. — *Die älteste Erwähnung des Pferdes* : *OLZ*, X, 638-639.

M. Thureau-Dangin a publié et traduit une tablette de calcaire provenant probablement de *Šuruppak* et relative à une vente de champs; il a traduit en même temps quatre textes de la même provenance publiés antérieurement dans son *Recueil de tablettes chaldéennes*.

L'obélisque de *Manišusu* n'a guère été étudié depuis qu'il a été publié par le P. Scheil. Il reste cependant un grand nombre de difficultés à éclaircir. M. Hrozny s'est appliqué à en résoudre quelques-unes. Il a d'abord cherché à évaluer exactement la surface et le prix des terrains achetés, et il y est arrivé en complétant très heureusement les lacunes du texte. Chemin faisant, il a établi la valeur de la petite mine, qui vaut un tiers de sicle, montré que le sumérien *NI-GI-GAR*, sorte de pourcentage additionnel, correspond à l'assyrien *atru*. Le *KUD* vaut un demi-sicle;  $\rightarrow$    ne doit pas se lire *TIL-LU GAN* « serf du champ » (Scheil) mais *be-lu chlim* « propriétaire du champ »; *akalu kaspu* ne signifie pas « avec nourriture et salaire », mais (lu *akilūt kaspim*) « usufructiers de

l'argent»; l'AB + ŠU-AB + ŠU *eklim* n'est pas le propriétaire, mais le régisseur du champ. *Maništusu* a dû régner après Sargon et *Narām-Sin*, car l'obélisque montre que *Akkad* est devenue une ville importante, alors qu'elle n'était qu'une bourgade avant Sargon. Le nom sémitique de la ville de GIŠ-ĪU<sup>KI</sup> est *Umma* (cf. p. 428). Si les terrains portés à l'acte ne sont pas énumérés au hasard, les villes de *Dūr-<sup>da</sup>Sin<sup>KI</sup>*, *Kiš<sup>KI</sup>*, *Marad<sup>KI</sup>*, ŠID-TAB<sup>KI</sup>, sur le territoire desquelles ils sont situés, doivent être placées géographiquement dans le même ordre que les terrains. Or le terrain de *Dūr-<sup>da</sup>Sin<sup>KI</sup>* est limité à l'Est par le Tigre; la ville était donc sur la rive droite du fleuve (si toutefois on admet que son territoire ne pouvait pas être traversé par le fleuve). Il en résulte que l'énumération est probablement faite de l'Est à l'Ouest, et cela concorde avec ce fait que la seconde ville nommée est *Kiš*, que l'on s'accorde à placer à l'ouest du Tigre, à l'est de Babylone (peut-être *Uḫaimir*). Il résulte également des stipulations de l'obélisque, que *Marad* et *Gazalu* n'étaient pas loin de *Kiš*.

M. Flach, qui a étudié à son tour l'obélisque de *Maništusu*, accepte en partie seulement l'interprétation de M. Hrozný. Il n'admet pas la traduction « usufruitiers » pour *akilūt kaspim* et ne croit pas que les AB + AŠ soient les anciens administrateurs du domaine, ni que les nombreux habitants de chacun des districts auxquels les domaines se rattachent soient des ouvriers agricoles que l'acheteur s'obligerait à entretenir. Mais les *ru-lu* (*bé-lu*) sont bien les propriétaires. La propriété est collective; les *bélu* représentent les branches principales des grandes familles; les membres secondaires de ces familles sont les *aḫhu bélu*; l'ensemble des *bélu* et des *aḫhu bélu* s'appelle *marnar*, membres d'une sorte de clan (*bit*); les AB + AŠ sont les chefs de clan ou de tribus, les *anciens* de l'unité territoriale appelée *gan*; au-dessus du *gan* et l'embrassant, est le *ki*, circonscription plus étendue, qui a quelques droits sur les terres du *gan*: *nin-ki-nin-gan* doit donc se traduire « prix pour le *ki*, prix pour le

GAN ». (Cette interprétation me paraît absolument arbitraire.) Les AB + AS<sup>3</sup> interviennent dans l'acte à la fois comme témoins et comme garants ayant un certain droit sur la propriété collective qui disparaît, droit auxquels ils renoncent pour eux et leurs consorts. Le *bît* des *kudurru* cassites est une survivance du GAN, et les imprécations sont destinées à prévenir les attaques de la collectivité contre la propriété personnelle qui se constitue. La plus ancienne organisation sociale de la Chaldée est une organisation par tribus. A l'époque de *Hammurabi* la propriété est collective : aussi le code ne traite-t-il pas de l'aliénation des immeubles. Les prestations se faisant en nature, l'administration royale avait besoin d'un grand nombre d'agents pour ramasser les produits du sol et les mettre en œuvre : le *naš bili* ou collecteur, le *rid šabê* (lisez *ridû*, cf. *Assyriologie en 1904*, p. 477) ou recruteur d'hommes (soldats, corvéables, esclaves), le *ba'iru* ou réquisitionnaire d'animaux. Le roi payait leurs services par l'attribution d'une maison avec ses dépendances. M. Flach se refuse à voir là la concession de fiefs militaires à charge de service.

Le texte Bu 91-5-9. 221, publié dans *CT*, XIII, 46-47, dans une série de légendes relatives aux anciens rois, est en réalité un fragment du code de *Hammurabi*, comme M. Pinches l'a reconnu dès l'année 1902. M. Piltner l'a démontré en comparant le début du fragment avec les articles 177-279 du code, et la suite avec l'épilogue.

Une importante contribution à l'étude des textes juridiques a été publiée par M. Schorr, qui a transcrit, traduit et commenté quatre-vingt cinq documents de l'époque de la première dynastie babylonienne. Son travail se distingue tout d'abord des travaux sur les textes similaires par l'attention justement apportée au formulaire. Chaque catégorie d'actes, vente, location, partage d'héritage, affranchissement, etc., était rédigée suivant une formule spéciale qui a peu varié, au moins sous

le premier empire babylonien. Pour qui connaît l'excessif laconisme de ces documents et les obscurités qui en résultent trop souvent, il est inutile d'insister sur l'importance du schéma, qui permet de reconnaître sûrement et rapidement à quelle espèce de transaction on a affaire. L'auteur a pu ainsi distinguer les actes d'affranchissement qu'on avait avant lui confondus avec les actes d'adoption. Dans l'interprétation du détail, l'application des règles formulées par M. D. H. Müller sur l'emploi de la particule *ma* (cf. *Assyriologie en 1903*, p. 253) a souvent conduit M. Schorr à découvrir l'enchaînement logique de la pensée. Dans le commentaire, je note l'identification de *Zuma-ilum* et de *Sumu-la-ilum* (p. 18, contre Ranke); une remarque sur la persistance plus longue de la terminologie sumérienne dans les actes de vente (p. 33); une objection contre l'interprétation par Ranke du mot *Amurum* (p. 35; cf. *Assyriologie en 1906*, p. 408); la rareté du métayage en Babylonie (p. 40); l'interprétation des locutions *sipat Šamaš* « au taux (du temple) » de *Šamaš* (p. 43), *šašarum* « cadastre » (p. 81), *isinnu* « offrande pour la fête » (p. 90), *ina GIŠ-BAR Šamaš* « suivant la mesure de *Šamaš* » (p. 97), *E-NI-DUB* = *našpaku* « magasin » (p. 127-128), *manahtum*  $\sqrt{\overline{\text{m}}\overline{\text{a}}\overline{\text{h}}\overline{\text{t}}\overline{\text{u}}\overline{\text{m}}}$  « frais, fatigue », différent de *manahtum*  $\sqrt{\overline{\text{m}}\overline{\text{a}}\overline{\text{h}}\overline{\text{t}}\overline{\text{u}}\overline{\text{m}}}$  (p. 152), *ana kabī* « par procuration de » (p. 158); l'existence d'un *ma* emphatique qui, suivant les cas, doit se traduire « lui-même, lui seulement, exclusivement », etc. (p. 60-61); la distinction de *šunuti*, accusatif, et *šunusi*, datif (p. 138-140); une indication intéressante sur les bédouins *Sutu* (p. 147). Les dates des actes des règnes d'*Ammi-ditana* et d'*Ammi-zaduga* peuvent être fixées ou rectifiées à l'aide du travail de M. Ungnad (*supra*, p. 434). Je ne sais d'ailleurs si un classement méthodique n'eût pas été préférable à un classement chronologique qui sépare des documents de même nature. Page 47, M. Schorr critique justement la lecture *SAG-ILA-napišti-idinnam* de Ranke;

mais celle qu'il propose, *SAG-ILA-ussip-šumam*, est également inacceptable pour des raisons de syntaxe (le régime est toujours avant le verbe dans les noms de cette forme). Je propose donc de transcrire : *SAG-IL-rêšûa*.

Un texte juridique de l'époque de *Hammurabi* (*BE*, VI, 1), où M. Ranke avait cru trouver le nom d'un roi d'Assyrie, *Šamsi-Adad*, a été étudié à nouveau par M. Peiser. *Šamsi-Adad* disparaît et nous avons seulement la mention du serment au nom de *Hammurabi* et *Šamaš* (patron de *Sippar*), ce qui s'explique par le fait que les parties étaient de *Sippar*, et ont été jugées à Babylone suivant le droit de *Sippar*. Le droit de *Sippar* différait donc du droit de Babylone. Mais nous ne saurions pas encore déterminer de quelle manière.

M. Johns a publié un contrat de mariage qu'il attribue à la région du *Habur* et qui est daté du mois *Bi-ri-iš-ša-ar-ru* de l'année où *Ha-am-um-ra-bi-iḫ* a ouvert le canal *Ha-bur-i-bal-bu-ga-aš*, de la ville de *Zak-ku-i-sar-li-im<sup>ki</sup>*, à la ville de *Zakku-I-gi-it-lim<sup>ki</sup>*. Ces noms de mois et d'année sont nouveaux et la forme *Hammurabiḫ* est remarquable.

M. Ungnad a réuni en un petit volume à l'usage des étudiants quarante-trois textes de l'époque de *Hammurabi* auxquels il a joint une liste de signes, un glossaire sémitique et sumérien, et une liste des noms propres. Tous ces textes sont déjà connus. Mais il pourra être utile pour le débutant d'en avoir des copies revues avec soin et en même temps un lexique réduit où ses recherches aboutiront plus facilement que dans le dictionnaire déjà très touffu de Muss-Arnolt. Peut-être, puisque la publication était faite pour lui, aurait-on pu encore lui fournir un moyen de vérifier ses lectures, en donnant dans le glossaire les références au texte.

M. Ungnad a transcrit, traduit et commenté trois textes de l'époque cassite (*BE*, XIV, 2, 135 et 11) relatifs à la responsabilité de gens qui détiennent les esclaves d'autrui. Il en

résulte que le *bit kilî* des actes de l'époque néo-babylonienne ne signifie pas « prison » mais « atelier » où travaillaient certains esclaves surveillés.

Les documents de l'époque cassite publiés par Clay dans les volumes XIV et XV de l'Expédition de Babylonie ont été étudiés par M. Luckenbill qui en a groupé les données les plus importantes sous quatre chefs : Documents juridiques ; Propriété et revenu du temple ; Débours du temple ; Divers.

Un texte attribué à l'époque cassite a été publié par M. Ball. Il contient une liste de revenus, bœufs et moutons, et un grand nombre de noms propres dont M. Ball a dressé la liste. Un contrat de vente de maison, daté de « l'année après laquelle le mur de Babylone a été bâti » (sixième de *Sumu-la-îlu*) a été publié par le même. Ces deux textes ne sont pas traduits.

M. Sayce a repris l'étude des tablettes cappadociennes, qui présentent encore tant de difficultés, et traduit vingt-sept tablettes, appartenant pour la plupart à la collection Golenischeff. Il souhaite que les tablettes du même genre actuellement conservées en Amérique soient bientôt publiées.

Les « contrats » de Nippur nomment avec le *DUP-SAR*, et ordinairement après lui, un fonctionnaire dont le titre *BUR-GUL* signifie « celui qui grave sur pierre ». M. Poebel, cherchant à déterminer le rôle de ce *BUR-GUL* dans la confection des actes, remarque que les contrats de *Sippar*, qui sont très rarement scellés du sceau des contractants, ne font jamais mention du *BUR-GUL*, et qu'à *Nippur* même, lorsqu'il est fait usage d'un sceau étranger, le *BUR-GUL* n'est pas nommé. Il en conclut que le *BUR-GUL* avait pour mission de graver un sceau spécial employé une seule fois. En effet ce sceau est ordinairement gravé avec peu de soin et ne porte pas de représentations figurées ; il contient plusieurs noms, ce qui ne saurait convenir à un usage courant, sauf en cas d'association, et les noms réunis sur un même sceau ne sont pas ceux d'associés. Il est probable

que le *BUR-GUL* appliquait lui-même le sceau sur l'acte. L'application est faite avec un soin spécial et presque toujours dans le sens de la longueur. On la trouve seulement dans des contrats de vente immobilière, des ventes d'offices et de revenus, des actes d'adoption et des partages d'héritage, des contrats de mariage; jamais dans des contrats de louage et de prêt.

Les fascicules III et IV des *Vorderasiatische Schriftdenkmäler*, dus à la plume de M. Ungnad contiennent, l'un 232 textes de l'époque de *Nabû-apal-ušur* à Darius II, l'autre 211 textes de l'époque *Šamaš-šum-ukin* à Darius II. Tous ces textes sont relatifs à des transactions commerciales et autres; une faible partie seulement (moins d'un quart) avait été publiée antérieurement par Peiser. La concordance établie par M. Ungnad permet de faire rapidement la part de l'inédit.

Quatorze des contrats publiés dans le premier fascicule des *Vorderasiatische Schriftdenkmäler* ont été transcrits et traduits par M. Schiffer sur des copies de M. Peiser, ainsi qu'un quinzième document, de même provenance, mais qui appartient à M. Peiser. Tous ces textes traitent de vente d'esclaves et ont été rédigés dans une localité de l'empire assyrien, comme le prouvent la date par éponymes et nombre de noms propres composés avec *Ašur*. Mais, d'autre part, le nom de mois *Hibur* montre que nous sommes hors de l'Assyrie propre. Les noms des éponymes ne se trouvant pas dans la partie conservée du Canon des éponymes, nous ne pouvons pas dater exactement les contrats, mais cela même ne permet pas de les attribuer à une année antérieure à 650, et ils ne peuvent pas non plus être postérieurs à l'année 606, date de la chute de Ninive. L'intérêt de ces textes, dont la formule varie peu, est tout entier dans les noms propres qu'ils contiennent. À côté de noms nettement assyriens, on trouve en effet des noms tels que *Ilu-idri*, *Bariku*, *Gadiä*, *Hanni* et *Haninä*, *Saüli*, de formation araméenne ou hébraïque. En outre plusieurs noms

sont composés avec le nom du dieu *Au*, que M. Schiffer, rejetant la théorie de Sayce (cf. *Assyriologie en 1905*, p. 204), identifie avec *Jahve*, יהוה, יהי, יהו. D'autre part, les contractants et les témoins habitent les villes de *Kar-Au* et *Kannu'*, et celle-ci ne peut guère être que la ville de כננ, nommé dans *Ézéchiel*, xxvii, 23, et qu'il faut chercher soit sur la route *Harrân-Til-Barsip*, soit sur la route Zeugma-Edesse-Nisibis. Or nous savons qu'après la prise de Samarie par *Šulmanu-ašard IV*, les habitants furent déportés à *Halah*, que l'on place au voisinage de *Harrân*, dans la vallée de *Habûr*, et à *Gozan*, aux sources de ce fleuve. M. Schiffer voit donc dans les habitants de *Kannu'* et de *Kar-Au* les descendants des Samaritains déportés, qui avaient gardé la foi en *Jahve*. A propos du nom *Kâbi-ïlu* (E-AN-MEŠ) M. Schiffer a tenté une explication de la forme de pluriel AN-MEŠ, que l'on rencontre dans beaucoup de noms propres et qui avait déjà exercé la sagacité de MM. Hilprecht et Clay. Il y voit une protestation du scribe babylonien contre le monothéisme hébreu. C'est une satisfaction bien puérile et que les intéressés auraient difficilement laissé passer dans un acte qu'ils avaient payé.

Le livre de M. Hinke tient beaucoup plus qu'il ne promet. A propos d'un *kudurru* trouvé à *Nippur*, il nous donne une étude d'ensemble sur les monuments analogues (au nombre de trente-six, plus une douzaine de fragments), leur origine, les transactions dont ils doivent perpétuer le souvenir (donations royales à des officiers, à des émigrés, à des temples, réintégration, constitution de douaire, vente de terres), les différentes parties de l'inscription (nom du *kudurru*, délimitation du terrain, fonctionnaires intervenant à l'acte, injonctions contre la violation de la propriété, les dieux invoqués et leurs titres, malédictions, témoins, les portraits des rois donateurs et les symboles divins si longtemps discutés); l'identité de *Pa-še* et d'*Isin*; la suite des rois d'*Isin* et la place de *Nabû-kudurri-*

*ušur I* dans la seconde dynastie d'*Isin*; un *kudurru* de *Marduk-ahé-irba* dont la première colonne seule avait été traduite; une concordance des noms de personnes, de lieux, de canaux et de rivières, de dieux; une double liste des symboles (chronologique et alphabétique); enfin un glossaire de la langue des *kudurru*. L'illustration reproduit, en les améliorant sur plusieurs points, tous les dessins publiés antérieurement. C'est donc un véritable traité sur le *kudurru*, et, quelque doive être le succès de quelques-unes des théories de M. Hinke, il est évident que son travail sera indispensable à tout assyriologue qui voudra étudier la matière ou publier un monument nouveau. La partie la plus contestable du livre est sans doute l'explication des symboles, que M. Hinke résume dans sa préface, en disant qu'ils constituent «les plus anciennes cartes astronomiques». Il est bien obligé de reconnaître, comme Ward l'avait proposé dès 1893, et comme les monuments découverts depuis l'ont surabondamment démontré, que les symboles représentent des dieux. «Mais, dit-il, ces symboles sont plus que des dieux, car tous les dieux de la Babylonie sont astraux. Ils représentent certaines étoiles avec lesquelles les dieux étaient identifiés.» (P. 96.) Il admet avec Boll que les symboles, ne se présentant pas dans un ordre fixe et dépassant le nombre douze, sur quinze monuments, ne peuvent pas figurer le zodiaque. Mais, ayant relevé un rapport, frappant, il faut l'avouer, entre l'archer, le scorpion et le capricorne du zodiaque de Dendereh et certaines figures des *kudurru*, il conclut que toutes les figures sont des symboles des constellations du zodiaque ou d'autres constellations. Cette conclusion est certainement exagérée. Les Egyptiens ont fort bien pu emprunter des symboles babyloniens pour constituer leur zodiaque, sans que ces symboles aient eu nécessairement et partout la même signification pour les Babyloniens qui les ont groupés si capricieusement sur les *kudurru*. La critique que M. Hinke a faite,

p. 157, sur l'évaluation de la surface du champ repose sur une grosse erreur. Pour évaluer cette surface, il a décomposé le quadrilatère en deux triangles qu'il a supposés rectangles et auxquels il a donné pour hauteur un des côtés du quadrilatère. Mais c'est là une supposition arbitraire. Avec les quatre dimensions données, on peut construire une infinité de quadrilatères, et il serait facile de montrer qu'il en est un dont la surface est égale à celle que le texte attribue au champ.

Quelques passages de textes divinatoires réunis et traduits par M. Meissner jettent un jour curieux sur les mœurs des Babyloniens. Celui qui « prend » une femme dans la rue ne réussira pas; si cette femme est une hiérodoule, il mourra. Celui qui commet l'acte contre nature sur un égal prendra la première place dans sa famille; si c'est sur sa femme, le présage est défavorable. Un autre texte prédit également l'infortune à celui qui pratique la pédérasie avec un eunuque (?), un dignitaire (?) ou un esclave.

Une lettre (VA Th. 6088), que la paléographie permet d'attribuer à l'époque de *Hammurabi* ou de *Samsuiluna*, contient la plus ancienne mention du cheval dans un texte cunéiforme. Jusqu'à ce jour on ne l'avait rencontrée dans aucun document de la première dynastie, et on attribuait l'introduction du cheval aux Cassites. M. Ungnad fait d'ailleurs remarquer que les Cassites jouent un rôle dès l'époque de *Samsuiluna*.

#### ASTRONOMIE, MÉTROLOGIE.

F. X. KUGLER. *Sternkunde und Sterndienst in Babel. Assyriologische, astronomische und astralmythologische Untersuchungen. I Buch. Entwicklung der babylonischen Planetenkunde von ihren Anfängen bis auf Christen.* Münster, 1 vol. in-8°, 292 p. — F. H. WEISSBACH. *Ueber die babylonischen, assyrischen und altpersischen Gewichte* : ZDMG, LXI, p. 379-402.

M. Weissbach a établi que l'expression 11 ŠU + MIN-MEŠ SI-

gnifie  $\frac{2}{3}$ , comme Peiser l'avait déjà affirmé, sans le prouver. *Pitka* signifie  $\frac{1}{8}$  de sicle; *girû*,  $\frac{1}{20}$  de sicle, serait synonyme de *halluru*. Si l'on cherche à apprécier la valeur absolue des unités de poids assyro-babyloniennes, on se heurte à des difficultés résultant de l'usure des poids conservés ou des cassures, et aussi d'inexactitudes primitives dues aux imperfections de la technique antique. Deux sortes de mines étaient en usage, l'une d'un poids environ double de l'autre; d'après les exemplaires conservés, il semblerait que la plus lourde était plus employée en Assyrie, la plus légère en Babylonie; la valeur de la mine lourde était d'environ 1,008 gr. 3 Il n'est nullement sûr qu'il ait existé deux sortes de mines lourdes (981 gr. 6 et 1,020 grammes) et de mines légères (490 gr. 8 et 503 grammes). Les différences constatées peuvent provenir de pesées inexactes ou de mutilations subies par les poids. Brandis, Hultsch et Lehmann ont admis l'existence d'une mine d'or égale aux  $\frac{50}{60}$  de la mine ordinaire, et d'une mine d'argent égale aux  $\frac{45}{50}$ . M. Weissbach n'y croit pas et, par une correction très simple et très vraisemblable à Nbn. 489, rend l'hypothèse inutile. Le rapport de valeur entre l'or et l'argent était  $13 \frac{1}{3}$  à 1, à l'époque achéménide; pour l'époque antérieure on ne peut rien affirmer, faute de documents. M. Weissbach a joint à ces quelques notes un catalogue des 76 poids actuellement connus.

L'étude de l'astronomie babylonienne ne peut être entreprise et menée à bonne fin que par un astronome capable de suppléer par le calcul au laconisme des textes; la philologie y doit céder le pas aux mathématiques. Les travaux d'Epping en sont la preuve. M. Kugler, déjà connu par différentes publications sur ces matières et notamment par son livre sur deux systèmes chaldéens de calculs relatifs au cours de la lune et du soleil (*Die babylonische Mondrechnung*), a eu l'heureuse idée d'entreprendre une étude d'ensemble sur l'astronomie et la mytho-

logie astrale des Babyloniens. Le premier volume est consacré à l'étude des planètes et comprend trois parties; la première traite des concepts fondamentaux, du but et des moyens de l'étude des planètes à Babylone; la seconde étudie les tablettes relatives à des observations et aux éphémérides planétaires; la troisième montre le développement progressif de la « connaissance des temps » pour les principaux mouvements des planètes. En outre, l'auteur a étudié aussi les constellations du zodiaque, établi l'existence d'un cycle intercalaire de 19 ans à l'époque des Arsacides, identifié l'étoile ΚΑΚ ΣΙ ΔΙ, objet de tant de discussions parmi les Assyriologues, avec  $\alpha$  Orionis, etc. Vingt-six documents astronomiques publiés pour la première fois et savamment commentés ont permis à M. Kugler d'étendre considérablement nos connaissances et, sur certains points, de corriger les travaux de ses devanciers. Le glossaire des termes techniques de la langue astronomique de Babylone, dressé par l'auteur, permet de s'en rendre compte rapidement, et tous ceux qui s'occupent d'astronomie ou d'astrologie babylonienne devront s'en servir. M. Kugler a acquis une connaissance de la langue babylonienne qui manquait à Epping: je m'étonne qu'il ait conservé, p. 7 et 8, une transcription fautive de Thompson (J = ana; cf. *Revue de l'Histoire des Religions*, 1900, t. 42, p. 279).

## LITTÉRATURE.

O. WEBER. *Die Literatur der Babylonier und Assyrer*. Leipzig, Hinrichs, XVI-312 pages in-8°.

Nous n'avions jusqu'à ce jour aucun ouvrage qui permit au lettré étranger à l'assyriologie et à l'assyriologue débutant de prendre rapidement une idée d'ensemble de la littérature assyro-babylonienne. M. Weber a comblé cette lacune par un exposé méthodique et concis où il a successivement passé

en revue les mythes, les hymnes, prières et psaumes, les incantations, les oracles, les rituels, les traités de divinations les textes historiques, les documents administratifs, la littérature juridique, épistolaire, scientifique, morale ou didactique. Chaque section est pourvue d'une bibliographie sommaire, mais presque toujours suffisante pour les besoins du public auquel s'adresse l'ouvrage.

## VARIA.

- C. J. BALL. *A «Kassite» Text*: *PSBA*, XXIX, p. 273-274. — A. T. CLAY. *Notes on some proper names in BE XIV and XV*: *ZA*, XX, p. 417, 421. — P. DHORME. *Les noms propres babyloniens à l'époque de Sargon l'Ancien et de Narâm-Sin*: *BA*, VI, 3, p. 63-88. — E. HUBER. *Die Personennamen in den Keilschrifturkunden aus der Zeit der Könige von Ur und Nisin*. Leipzig, Hinrichs, VIII, 208 p. in-4°. — J. HOSCHANDER. *Die Personennamen auf dem Obelisk des Manistusu*: *ZA*, XX, p. 246-302.

M. Hoschander a spécialement étudié les noms propres contenus dans l'obélisque de *Manistusu*. Il a soumis chacun d'eux à une critique pénétrante et discuté les différentes lectures possibles. Son travail est plein d'observations intéressantes qu'il m'est impossible de résumer ici. Je signalerai seulement les objections très fortes qu'il oppose, avec son maître M. Jensen, à la théorie courante sur l'origine «arabe» de formes comme *Béli-satu* pour *Béli-šadu*: *s* pour *š* ne se trouve pas seulement dans les noms propres, mais dans des noms communs (*kasap-su* pour *kašap-šu*), et dans des noms propres qui sont incontestablement babyloniens, comme *Bêlsu-napištam-ibnim*; le *š* étymologique est maintenu dans un grand nombre de cas; l'origine arabe, même si on l'admet pour les noms en *sumu* et *samsu* de la première dynastie babylonienne, est en tout cas impossible pour des noms beaucoup plus anciens. La





partie publiée du travail de M. Hoschander s'arrête au nom *Bi-im*; la suite est promise.

M. Clay a publié un certain nombre d'additions et de corrections aux tables de noms propres dressées par lui pour les tomes XIV et XV de la publication de l'Université de Pennsylvanie.

Les textes de l'époque de la dynastie d'*Agade* publiés par M. Thureau-Dangin (*RTC*, troisième série) contiennent une grande quantité de noms propres dont M. Dhorme a dressé la table. Je ne sais s'il n'a pas abusé des transcriptions sémitiques, et s'il a toujours trouvé la bonne. Faut-il lire *Ad-da-mu*, *Al-la-mu*, ou *Ad-da-iddin*, *Al-la-iddin*? *Amur-(Istar)* n'est-il pas un prétérit plutôt qu'un impératif? *Edinnu-bi-tuš*, « le désert est sa maison », est singulier pour la graphie autant que pour la forme et aurait besoin de parallèles. *Iti-(DA)-ikkillu* est certainement mal lu : *DA* ne peut signifier « avec moi » (*itia*), mais tout au plus *iti* « avec », qui est d'ailleurs plutôt écrit *KI*; Ranke, auquel on renvoie, ne contient rien qui puisse justifier cette lecture. *UR* doit être transcrit *amêlu* dans les noms propres lus sémitiquement (Br. 11256) et l'autorité invoquée contre les textes bilingues n'est pas suffisante. Dans le nom lu *Ur-pagri*, le rapprochement de *pagru* avec פַּגְרוּ est sans valeur : פ est rendu par γ en grec, mais non en assyrien. *Bin-gani-sar-ali* est traduit : « donne, ô Gâni, roi de la ville », cf. p. 419. *GAL-zu* n'est pas l'équivalent de *zu-gal = sukkallu* : *Kuri-galzu* est un nom cassite et personne n'a jamais soutenu que le cassite admît ces inversions attribuées au sumérien, sans raisons suffisantes d'ailleurs. On dit couramment que *zu-ab* est pour *ab-zu*, mais cette forme ne s'est jamais rencontrée, et on la déduit un peu témérairement de l'assyrien *apsû*; de même, c'est sans preuve qu'on lit *GIBIL* ce qui est toujours écrit *GIL-BI*. *Sumu-gar* est traduit « fils de *gar* », « *gar* nom divin par analogie »; je croirais plutôt qu'il faut lire *Sumu-iskun*, le nom divin, sujet de *iskun*,

étant apocopé (cf. TALLQUIST, *Namenbuch*). Šarru-idinam (KUD), « le roi juge » provoque des objections : *idinam* est une forme de *nadanû*, non de *dânu*, dont l'idéogramme ordinaire dans les noms propres est DI-KUD.

Les noms propres contenus dans les textes de l'époque des rois d'*Ur* et d'*Isin* ont été réunis et classés par M. Huber. Les noms gravés sur les légendes des cylindres cachets ont été groupés dans une section spéciale. Ensuite viennent une liste des noms de dieux, une liste des noms de rois divinisés, une liste des noms de temples, une liste des noms de villes, une liste des noms de fleuves, et une liste des éléments insérés comme prédicats dans les noms propres. Dans son introduction, M. Huber a étudié la formation des noms propres et spécialement les noms de dieux, de villes, de temples, d'objets de culte et de rois divinisés, qui servent à former ces noms. Il a ainsi réuni sur la religion primitive de la Chaldée des données qui complètent fort utilement les renseignements trop rares que nous fournissent les textes. La grande difficulté était de déterminer quels noms doivent être lus en sémitique, et quels doivent être lus en sumérien. M. Huber ne se flatte pas de l'avoir toujours résolue, et on ne saurait lui en faire un reproche. Les noms sumériens lui paraissent former une très petite minorité, et il estime par surcroît qu'ils étaient portés par de purs Sémites, sans d'ailleurs en donner aucune preuve. Il aborde en passant le problème de la dénomination des années et fait remarquer que si les dénominations provisoires (cf. ci-dessus, p. 433) se rencontrent le plus souvent dans des documents datés du premier mois, elles se trouvent aussi dans le cinquième et même le dixième mois. Vu les abréviations que les formules servant à dater ont subies, il s'élève, avec raison, contre les essais tentés par divers historiens pour trouver, dans les titres qu'on y donne aux rois, les éléments d'une chronologie. L'année de SIRGULLA et d'*Ur* commence avec le mois de

GAN-MAŠ et finit avec le mois ŠA-IL-LA, mais le nom et l'ordre des mois variaient dans les différentes parties de la Chaldée. Il est souvent très difficile de déterminer si un nom désigne un homme ou une femme, et on ne peut le faire une fois pour toutes, car le même nom se trouve appliqué aux deux sexes. On peut reprocher à M. Huber de n'avoir pas toujours conformé ses transcriptions aux indications fournies par les textes depuis la publication de Brünnow. Ainsi  ne se lit pas GUR (p. 28) mais ENGUR (CT, XII, 26 b, 18); suivi de MA, il peut se lire NAM ou SIM, aussi bien que ZIKUM (CT, XII, 26 b, 20). Le nom du dieu  ne se lit pas IM, mais MER, comme Br. 8351 permettait déjà de le supposer ou MUR, ou IŠKUR, cf. *supra*, p. 448;  « char » ne se lit pas GAR (p. 36) mais GISIG (CT, XIV, 25 b, 19) et  GAR est probablement toute autre chose. Enfin, des transcriptions bâtarde, mi-partie sémitiques, mi-partie sumériennes, comme A-*hu-ni* « son frère », sont tout à fait impossibles; de même A-BA-*ka-ni* « qui est fidèle? ».

## ARCHÉOLOGIE.

ALLOTTE DE LA FUYE. *Les sceaux de Lougalanda et de sa femme Barnamtara* : RA, VI, p. 105-125. — P. HAUPT. *Die beiden Basalt-Potvale von Kileh-Shergat* : OLZ, X, p. 263. — A. HERMANN. *Die Alabasterreliefs aus dem Nord-West Palace König Assur-nasir-pals II, zu Kalchu-Nimrud in ihrer kulturhistorischen Bedeutung* : OLZ, X, p. 115-126. — L. HEUZEY et Fr. THUREAU-DANGIN. *Une statue chaldéenne très archaïque* : *Comptes rendus de l'Académie des Inscr.*, p. 516-519. — M. RINGELMANN. *Les constructions rurales de la Chaldée et de l'Assyrie* : RT, XXIX, p. 187-215.

L'article de M. Ringelmann porte en réalité sur l'art de la construction en général et non sur la construction rurale exclusivement. C'est, comme le dit l'auteur lui-même, une compilation de faits déjà connus. Mais sa compétence technique lui a permis de faire quelques observations intéressantes. Par

exemple, à l'encontre de Place, il croit que, dans la confection des briques, on n'employait pas de la paille pulvérisée : « Elle s'est réduite en poussière avec le temps, par combustion lente, mais, lors de son emploi, elle devait avoir une certaine longueur, sinon elle n'aurait jamais pu jouer de rôle utile dans la confection des matériaux. » De même « on admet que les briques crues étaient mises en œuvre incomplètement desséchées, car, dans les fouilles, on ne distingue plus de joints (Place). Cependant nous pouvons faire remarquer que, dans le cours du temps, les pluies, par une action lente sur les ruines des monuments qui n'avaient plus de couvertures, combinées avec le tassement, ont pu faire disparaître la trace des joints confectionnés avec la même argile que les carreaux ».

M. Allotte de la Fuÿe a publié et commenté les empreintes de quatre sceaux du patési LUGAL-AN-DA-[NU-ŠU-GA] et de sa femme BAR-NAM-TAR-RA qu'il place entre EN-AN-NA-TUM II et EN-LI-TAR-ZI. D'après certaines notations relevées au bas des tablettes, il n'y aurait qu'un intervalle de 24 ans entre la fin du règne d'EN-AN-NA-TUM et celle du règne d'URU-KAGINA. Les scènes représentées sont tirées de la légende de *Gilgames*, d'après l'auteur, qui n'a pas mieux établi que ses devanciers cette interprétation que je crois erronée. « On ne distingue nettement qu'une croupe de taureau et le bas d'une tête colossale de face, avec une longue barbe. Ces vestiges suffisent pour reconnaître que nous avons là le taureau céleste mentionné dans l'épopée de *Gilgames*. Le texte très mutilé qui le concerne ne nous en donne aucune description. » Comment cette comparaison d'une représentation effacée et d'un texte absent a-t-elle pu suffire pour reconnaître le taureau d'*Anu*? Pour la prétendue figure d'*Eabani*, M. Allotte de la Fuÿe affirme que la tresse qu'elle porte est une coiffure de femme, ce qui serait d'accord avec le texte : « Il est coiffé comme une femme »; mais lui-même, quelques lignes plus loin, rappelle « ces montagnards anzanites ou cos-

séens, qui sont figurés comme lui avec une longue tresse de cheveux, sur la stèle de victoire de *Narâm-Sîn*.

M. Heuzey a rapproché d'une tête découverte par Sarzec un certain nombre de fragments acquis récemment. Ce qui reste de l'inscription montre que la statue est celle d'un fonctionnaire de Umma (Giš-ur); le texte est relatif à un achat de terres.

M. Haupt identifie avec les cachalots dressés par *Ašur-našir-apal*, à la porte de son palais à *Ašur*, des fragments de basalte trouvés à *Kalāt-Sirgât* et sur lesquels se trouve le mot *naḫi(r)* (cf. *supra*, p. 425).

Les bas-reliefs du palais d'*Ašur-našir-apal* ont été étudiés par M. Hartmann, spécialement au point de vue de l'armement et surtout de la cuirasse.

#### INFLUENCES BABYLONIENNES.

- J. AMALRIC. *La condition de la femme dans le code d'Hammourabi et le code de Moïse*. Montauban, 75 pages in-8°. — E. BISCHOFF. *Babylonisch-astrolales in Weltbilde des Talmud und Midrasch, mit zwölf Abbildungen*. Leipzig, Hinrichs, VIII-172 pages in-8°. — A. T. CLAY. *Light on the old Testament from Babel*. Philadelphia, the Sunday School Times Company, 437 pages in-8°. — F. DELITZSCH. *Mehr Licht. Die bedeutsamsten Ergebnisse der babylonisch-assyrischen Grabungen für Geschichte, Kultur und Religion*. Leipzig, Hinrichs, 64 pages in-8°. — P. DHORME. *Le séjour des morts chez les Babyloniens et les Hébreux : Revue biblique*, t. IV, p. 59-78. — J. HEHN. *Siebenzahl und Sabbat bei den Babyloniern und im Alten Testament; eine religionsgeschichtliche Studie : Leipziger semitistische Studien*, II, 5. Leipzig, Hinrichs, IV-132 pages in-8°. — A. JEREMIAS. *Die Panbabylonisten, der Alte Orient und die Egyptische Religion*. Leipzig, Hinrichs, 64 pages in-8°. — FR. JEREMIAS. *Nibiru-ma'(a)bārā-abar : O L Z*, X, p. 53-64. — O. PUCHSTEIN. *Die ionische Säule als klassisches Bauglied orientalischen Herkunft*. Leipzig, Hinrichs, 55 pages in-8°. — R. C. THOMPSON. *The folk-lore of Mossoul : P S B A*, XXIX, p. 165-174; 323-332. — H. WINCKLER. *Die babylonische Geisteskultur in ihren Beziehungen zur Kulturentwicklung der Menschheit*. Leipzig, Meyer, 52 pages in-8°. —

*Die jüngsten Kämpfer wider den Panbabylonismus.* Leipzig, Hinrichs, 80 pages in-8°.

M. Clay estime que les découvertes de l'archéologie, et spécialement de l'assyriologie, ont confirmé plutôt qu'affaibli l'autorité historique de l'Ancien Testament, et que les ressemblances relevées entre la civilisation babylonienne et celle des Israélites ne diminuent pas l'originalité de celle-ci. C'est dans cet esprit qu'il a écrit une quinzaine de chapitres sur les différentes faces de la question : les traditions relatives à la création ou au déluge, la tour de Babel et le temple babylonien, le quatorzième chapitre de la Genèse, la vie babylonienne à l'époque d'Abraham, le code de *Hammurabi* et la législation mosaïque, le nom de *Jahveh* dans la littérature cunéiforme, les lettres d'*El-Amarna*, la comptabilité des temples babyloniens au second millénium, les inscriptions historiques assyriennes et néo-babyloniennes dans leurs rapports avec l'histoire d'Israël, la vie babylonienne à l'époque d'Esdras et de Néhémie. Dans ses remarques préliminaires (*Introductory Remarks*), M. Clay fait observer, à propos des lettres d'*El-Amarna*, que l'usage de la langue babylonienne comme langue diplomatique par les principicules de Chanaan ne prouve pas une profonde influence de Babylone, pas plus que l'usage du français comme langue diplomatique à Bagdad et Constantinople ne prouve une influence spéciale de la France en ces régions. Mais il oublie que les tablettes de *Tell-Ta'annek* (cf. *Assyriologie en 1904*, p. 464, et *Assyriologie en 1905*, p. 207-208) ne sont pas des documents diplomatiques. Il est plus près d'avoir raison quand il revendique pour la Palestine une influence sur la Babylonie. Les pays les plus puissants et les plus avancés en civilisation reçoivent en effet à leur tour quelque chose des pays où ils importent leurs usages. M. Clay confond encore *Arad-Sin* et *Rim-Sin* (p. 133), qu'il s'attache à identifier avec l'Ariokh du xiv<sup>e</sup> chapitre de la Genèse, à la suite de Lenor-

mant (cf. *Assyriologie en 1904*, p. 460). Les chapitres où il étudie l'administration et la vie privée d'après les innombrables textes, dont il a publié lui-même de nombreux spécimens (*The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, t. VIII-X, XIV, XV), sont les plus neufs de l'ouvrage.

Une conférence faite par M. Delitzsch résume les données nouvelles fournies par les fouilles assyro-babyloniennes pour l'histoire de la civilisation et spécialement de la religion. L'auteur explique le nimbe, dont nos peintres entourent la tête des saints, par le disque solaire dans lequel paraît *Asur*, sur les représentations assyriennes, et fait remonter au troisième millénaire le type le plus ancien de la canéphore. Il insiste surtout sur l'origine babylonienne de l'importance attachée par le christianisme aux mauvais esprits et à la sorcellerie; la croyance au démon a été transmise aux Juifs pendant l'exil et par les Babyloniens transplantés en Galilée et en Samarie; ainsi s'explique le développement qu'elle a pris dans les idées de Jésus de Nazareth et de ses disciples galiléens.

M. Fr. Jeremias rapproche les מִצְבֵּי־כּוֹכָבִים, dont il est question dans l'histoire de Jonathan (*Sam.*, 1, 14), de l'assyrien *nibiru* « la limite que ne dépasse aucun des grands astres ». *Michma* et *Geba'* ont, suivant lui, une signification cosmique, qui explique l'énigme de l'histoire de Jonathan et permet de résoudre les difficultés topographiques. Les noms des rochers *Boşuş* et *Sene* représentent, comme les pylônes du temple de Salomon, *jakin* et *bo'áz*, les deux limites de l'univers entre lesquelles se meut la divinité, en tant qu'astre.

La comparaison instituée par M. Amalric entre le code de *Hammurabi* et la législation mosaïque, au point de vue de la condition de la femme, n'apporte aucun résultat nouveau.

M. Dhorme a comparé les conceptions des Hébreux et des Babyloniens relatives à l'enfer. Le *šè'ól* hébreu est, comme *Farallu* babylonien, un lieu d'où on ne revient pas, et qui est

situé sous la terre; comme lui encore, c'est une maison de ténèbres et de poussière. Mais, tandis que l'enfer babylonien est gouverné et administré par une série de divinités, Jahve lui-même est absent du *še'ôl*. Les Babyloniens offraient des aliments aux morts; l'*Écclésiastique* réproouve cet usage.

Le nombre sept, qui revient si fréquemment dans les textes assyro-babyloniens, a été largement exploité par les partisans de la théorie astrale : sans prendre garde si l'importance du nombre n'était pas antérieure à la découverte des sept planètes, on a trop souvent voulu reconnaître l'influence de leur culte dans les multiples applications du nombre sept. Tout autre est la méthode de M. Hehn, qui, exception trop rare aujourd'hui en Allemagne, ne s'est pas laissé séduire par la théorie à la mode. Sans système préconçu, M. Hehn demande d'abord aux Babyloniens eux-mêmes l'explication du nombre fameux. Il constate que les documents lexicographiques donnent comme équivalent du chiffre VII le mot *kiššatu* «totalité», et que, dans les textes littéraires bilingues, le chiffre VII du texte sumérien est souvent rendu par *kiššatu* dans la version assyrienné. Appliqué au monde, VII signifie l'univers. La *zig-gurat* de Borsippa s'appelle E-UR-IMIN(VII)-AN-KI, ce qui ne signifie pas «le temple des sept planètes», mais «le temple des sept supports (ou maîtres) du ciel et de la terre», car c'est sans preuve que l'on a voulu identifier ces sept maîtres avec les sept planètes; il est bien plus vraisemblable que les «sept maîtres» désignent la *totalité* des maîtres du monde, l'ensemble des dieux, de même que les sept *tubuâte* et les sept *nagû* (CT, xxii, 48) désignent les sept parties du monde ou l'univers. Sept marque le plus haut degré, le maximum (*Ištar* a dressé sept pièges au lion, l'arme de Ninib a sept têtes, le héros du déluge offre aux dieux sept et sept *adagur*, les auteurs des lettres d'*El-Amarna* se prosternent sept et sept fois devant le roi). Cette idée de perfection, d'absolu, explique l'emploi du

nombre sept dans l'art (l'arbre de vie a sept branches, les palmettes ont sept pétales, le taureau ailé du palais de Sargon à *Horsâbâd* a deux rangées de  $3 \times 7$  plumes; une main, sur un cylindre-cachet, a sept doigts. Pour marquer qu'une énumération est complète, on la termine volontiers par le nombre sept (HUNGER, *Becherwahrsagung*, texte A, 9-14, 48-55); dans la série *Šurpu*, les sept membres de la famille désignent l'ensemble de la famille (cf. les sept noms de la *labartu* et d'*Istar*). Les Sept, que nomment si souvent les textes religieux, ne sont pas un groupe de dieux spéciaux, mais l'ensemble du panthéon ou des dieux précédemment énumérés; les sept frères de *Nana*, dont parle un hymne (CRAIG, *RT*, I, 55), sont en réalité la totalité des dieux, car il n'est dit nulle part ailleurs que *Nana* ait sept frères; les *Anunnaki* et les *Igigi* (dont l'idéogramme est VII) sont simplement deux appellations différentes pour la totalité des dieux (?). L'importance du nombre sept apparaît tout particulièrement dans les incantations : les démons sont sept, ce qui ne doit pas être entendu littéralement, car leur nombre est bien plus élevé : sept veut dire un nombre énorme. Les rites oraux ou manuels doivent très souvent être répétés sept fois; les victimes, les autels, les torches, les nœuds, etc., vont par sept. La période de sept jours est déjà connue à l'époque de *GUDEA* (B VII, 30 et suiv.); sans qu'il soit question de semaine à proprement parler, le nombre sept est souvent employé dans les différents mythes pour marquer une période, une unité de temps immédiatement supérieure à la journée; sept jours sont aussi regardés comme le temps nécessaire à une purification.

D'où vient cette importance attribuée au nombre sept? On la constate déjà dans plusieurs textes de *GUDEA*, dans le récit du déluge, qui était fixé littérairement dès le troisième millénaire, et dans les incantations qui, au moins en partie, sont d'origine sumérienne. Il est donc très vraisemblable que l'em-

ploi du nombre sept comme symbole pour le tout est un legs des Sumériens aux Sémites. D'autre part, il n'est pas à supposer que les Sumériens aient reconnu les sept planètes comme formant un groupe à part, et aucun texte ne permet d'affirmer que le culte des sept planètes ait été l'origine de l'emploi particulier du nombre sept. C'est seulement dans une liste de l'époque d'*Asur-ban-apal* que nous trouvons énumérées les sept planètes (*CT*, xix, 19 *ab*, 51-57), et encore sont-elles là en compagnie d'autres septaines parmi lesquelles rien ne semble les caractériser comme un groupe particulièrement remarquable. On pourrait donc plutôt dire que c'est d'après le principe de l'« hebdomade » qu'elles ont été pour la première fois réunies en un groupe. Si les sept divinités planétaires étaient la cause du caractère sacré du nombre sept, elles devraient occuper la première place dans le panthéon babylonien; or c'est le soleil qui est au centre de ce panthéon, et même les divinités localisées plus tard dans les planètes sont primitivement des divinités solaires. Vénus, comme étoile du matin, est mâle; comme étoile du soir, elle est femelle : il n'est donc nullement sûr qu'on y ait reconnu un seul et même astre et que les Babyloniens n'aient compté que sept planètes. Suivant Diodore, ils en comptaient cinq. Le culte des sept planètes n'a atteint qu'à Alexandrie son plein développement et toute son importance, et le caractère sacré du nombre sept n'a rien à faire avec les planètes.

Pour l'expliquer, il faut partir de l'égalité fournie par les Babyloniens eux-mêmes : VII = *kisšatu*, et se souvenir que primitivement les nombres ne sont pas de simples abstractions, mais des dénominations de réalités concrètes. En sémitique, un signifie « pointe »; deux, « répétition »; trois, « élargissement »; cent, « liaison », etc. *Sibiti* « sept » se rattache à la racine שבע « se rassasier », d'où « foule, abondance, totalité ». Comment en est-on venu à exprimer par le nombre sept cette idée de

plénitude? De même que le cours du soleil a fourni le nombre 360 et le système sexagésimal, la lune a fourni le nombre sept, car ses phases sont de 29,5 : 4, soit 7 jours  $\frac{3}{8}$  <sup>(1)</sup>. L'espace de sept jours a été pris comme l'image de la plénitude, au sens de période complète, de cycle; un groupe de sept est quelque chose de complet, un tout. Les spéculations sur les nombres trois et quatre, dont le total donne sept, ont encore accru l'importance de ce dernier nombre.

Dans la Bible, le nombre sept a la même signification qu'en babylonien, sauf peut-être que, étant encore plus fréquemment employé, il est plus usé. Le chandelier à sept branches n'a absolument rien à faire avec les sept planètes, attendu qu'Israël n'avait aucune connaissance des sept planètes (deux seulement sont nommées dans la Bible) et bien moins encore était disposé à leur attribuer une importance religieuse spéciale. La tentative de Jeremias pour montrer dans les sept sceaux de l'Apocalypse un motif emprunté aux sept planètes prouve simplement que l'application de la théorie planétaire en est la meilleure réfutation. L'hébreu שבע *«jurer»* signifie proprement «prendre les sept (c'est-à-dire l'univers) à témoin»; שבע ארבע ne signifie pas, comme l'ont cru les Septante, Φρέαρ ἔρκου, mais «le puits de l'abondance». L'importance du nombre sept dans le calendrier juif a son origine dans l'idée que, avec le septième jour, le septième mois ou la septième année, s'achève une période. De même, Matthieu compte trois fois quatorze ancêtres du Christ depuis Abraham, bien que le nombre en dût être évidemment supérieur, et Luc compte 70 + 7 générations depuis Adam, pour marquer que les temps sont accomplis : *πεπλήρωται ὁ καιρός*.

(1) L'explication du nom de Es-zu, le dieu de la lune : «Kenner oder Kennzeichner der Zeit» (p. 60) ne me satisfait pas; il me paraît difficile de séparer Es-zu de Es-ki «le maître de ce qui est en bas» et de Es-lil «le maître de l'atmosphère».

D'où vient le mot שָׁבַת ? On ne peut le tirer immédiatement de l'hébreu שָׁבַת, mais seulement par l'intermédiaire de l'assyrien *šabattu* « plénitude, perfection ». Le verbe שָׁבַת est un dénominatif tiré de שָׁבַת et dont le sens « se reposer » n'est pas primitif; c'est en raison de la pratique sabbatique du repos que « fêter le sabbat » est devenu synonyme de « se reposer ». En assyrien, *šabātu* = *gamāru* « achever, parfaire ».

Dans l'hémérologie pour le second *Elul* (IV R, 32), les jours 7, 14, 19 (= 7 × 7 depuis le premier jour du mois précédent), 21 et 28, c'est-à-dire les multiples de 7, ont un caractère de tristesse manifeste. Il n'est pas question de suspendre l'activité quotidienne, mais seulement de supprimer tout ce qui est agréable ou témoigne de l'accord de l'homme avec la divinité, comme les sacrifices. On conclut des contrats ces jours-là comme les autres et le peuple travaille. Mais ce sont des jours où l'on apaise la colère du dieu. Pourquoi? parce que sept est le nombre de l'expiation et de la purification: le septième jour, marquant la fin d'une période complète, est tout naturellement désigné comme jour de purification. Ce n'est pas à proprement parler un jour néfaste, et, si l'on s'abstient de certains actes, ce n'est pas surtout parce qu'ils pourraient ne pas réussir, mais parce qu'il convient de s'humilier devant Dieu.

Ce septième jour s'appelait-il *šabattu* en babylonien? Les textes ne permettent pas de répondre affirmativement. Dans l'hémérologie citée plus haut, le septième jour est appelé *nubattum*, le quatorzième ne porte aucune dénomination spéciale, le dix-neuvième est désigné comme « jour de colère » (*ūmu ibbū*), le vingt et unième est le « jour des *nikasi* de *Šin* et de *Šamaš* », le vingt-huitième s'appelle *bubbulum*. Le troisième et le seizième jours étant également des jours *nubattu*, il n'y a rien à tirer de cette dénomination. Un texte publié par Pinches (*PSBA*, XXVI, 56) semble prouver que le nom de *šabattu* ne

s'applique pas seulement aux septièmes jours. Il signifie « expiation » ; c'est seulement chez les Israélites qu'il est devenu le nom d'un jour spécial et nous n'avons aucune raison d'admettre l'existence de la semaine chez les Babyloniens. La seule division du temps dont on ait fait usage dans la vie pratique est la « semaine » de cinq jours (SAYCE, *PSBA*, XIX, 288), qui repose sur la division en six parties du mois de 30 jours, en complet accord avec le système solaire ou sexagésimal qui prévalait à Babylone. Même les aspects de la lune sont dénommés par périodes de cinq jours (III R, 55, n° 3).

Quelle est l'origine de la semaine chez les Israélites ? Le sabbat n'a pas été institué par Ézéchiël, comme le dit Meinhold. Chez un peuple où les fêtes sont fixées par le cours de la lune, où le nombre sept a une telle importance, les périodes septennales, délimitées par la lune, ont dû exister de tout temps et c'est en elles qu'est l'origine de la fête du sabbat. Le sabbat, jour de repos terminant une période de travail, a un caractère tout différent du septième jour babylonien, jour d'expiation. Ce n'est d'ailleurs pas un jour de réjouissance, mais un jour saint, qui ne doit être souillé par aucun travail, et, par ce caractère de sainteté, il a une certaine parenté avec le septième jour babylonien. M. Hehn repousse la théorie de Jastrow, suivant laquelle le sabbat biblique aurait eu à l'origine le caractère triste d'un jour d'expiation et aurait pris seulement à une époque plus récente le caractère joyeux d'un jour de repos. Comment en est-on arrivé à croire que Dieu demandait la cessation du travail le septième jour ? Par cette idée que Jahvé est maître du temps. Ainsi s'explique l'effort pour symboliser cette idée par de plus grandes périodes septennales (sept semaines, sept années, sept fois sept années). La théorie suivant laquelle le repos de Jahvé le septième jour serait une réminiscence du poème babylonien de la Création (Gunkel et Jastrow) n'est pas confirmée par l'examen des textes. L'Ancien

Testament ne nous fournit aucun renseignement sur l'ancienneté de l'institution du sabbat, mais tout nous montre en elle une coutume populaire remontant à la plus haute antiquité.

Poursuivant ses études sur le folk-lore de Mossoul (cf. *Assyriologie en 1906*, p. 416), M. Thompson a traduit un manuscrit hébreu contenant différentes recettes magiques.

M. Bischoff a étudié la cosmologie du Talmud et des Midraschim en adepte des théories panbabyloniennes et astrales de MM. Winckler et Jeremias. Il a successivement examiné la correspondance du céleste et du terrestre, la création, la topographie de l'univers, le monde comme être animé, l'astrologie, les esprits astraux, la figuration du monde astral, la symbolique astrale. Je ne suis pas préparé à suivre M. Bischoff sur ce terrain. Je remarque seulement que ce qu'il donne comme une représentation de l'enfer babylonien (p. 37) n'a rien à faire avec cet enfer (cf. FRANK, *Beschwörungsreliefs*); que les symboles des *kudurru* (p. 73) ne sont pas les signes du zodiaque (cf. FRANK, *Bilder und Symbole*); et que les sphinx accouplés de *Zenjirli* (p. 147) ne supportaient pas un trône, mais vraisemblablement une colonne.

La plus grande partie de la brochure publiée par M. Jeremias pour la défense de son panbabylonisme astral est consacrée aux choses de l'Égypte et sort des cadres de l'assyriologie. A l'appui de son système, l'auteur cite : 1° les triades astrales (Soleil, Lune, Vénus) qui apparaissent sur presque tous les monuments; 2° les oracles de Sargon; 3° la forme mythique des récits sur l'enfance des rois babyloniens et assyriens et la prétention de ceux-ci à inaugurer un nouveau cycle. Sans entrer dans la lice, je ferai remarquer : 1° que les symboles astraux n'apparaissent pas par triades, mais mélangés à d'autres symboles qui n'ont rien d'astral; 2° que les oracles de Sargon ne sont pas tirés des astres, mais des entrailles des victimes; 3° que le récit de l'enfance de Sargon n'a rien d'astral, pour

des gens non prévenus. Il est vrai que M. Winckler fait rentrer dans l'astrologie toute espèce de divination, l'hépatoscopie aussi bien que la science augurale (*Jüngsten Kämpfer*, p. 15).

Dans la brochure à laquelle j'emprunte cette définition, M. Winckler a défendu ses conceptions historiques contre les critiques de MM. Kùchler et Gressmann. Il les a exposées dans une petite plaquette destinée à la vulgarisation et dont les divisions ont pour titres : l'ancien Orient et le concept de l'histoire universelle; le système oriental du monde; esquisse du développement historique de l'Asie antérieure (la plus ancienne Babylonie, empire de Babylone; chute de l'empire babylonien, Cassites, Hittites; Assyrie; hégémonie de l'Assyrie; invasion indo-germanique et chute de l'Assyrie; empire néobabylonien; les Perses; les Grecs, Alexandre; l'hellénisme, les Parthes; Rome et les néo-Perses, Byzance; l'islam; le khalifat en Syrie et en Irak; les Turcs, les Mongols, l'Orient d'aujourd'hui); la religion comme conception du monde et l'astrologie comme cosmologie et théologie; métrologie et calendrier; le cours des astres, fondement de la mythologie; les planètes maîtres du monde; antiquité du système; origine du monde; antiquité du monde, macrocosme et microcosme; mythe, légende; la religion biblique et l'ancien Orient.

En quelques pages abondamment illustrées, M. Puchstein a montré comment la colonne égyptienne, dont les éléments sont empruntés au règne végétal (papyrus, lotus, lis, palmier), est devenue successivement la colonne assyrienne, perse et ionique.

## TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

[Le chiffre romain renvoie à l'année de publication d'un travail; le chiffre arabe à la page du *Journal asiatique*. *L'Assyriologie en 1903* a paru dans le numéro de septembre-octobre 1904; *L'Assyriologie en 1904* dans ceux de novembre-décembre 1906 et de janvier-février 1907; *L'Assyriologie en 1905* dans celui de mars-avril 1909 et *L'Assyriologie en 1906* dans celui de mai-juin 1909. Ainsi Banks, V, 182, renvoie à la page 182 du numéro de mars-avril 1909.]

- Allotte de la Fuÿe, IV, 447; V, 208; VI, 406; VII, 468.  
 Amalric, VII, 471.  
 Andrae, III, 247; IV, 441; V, 167; VI, 359; VII, 416.  
 Arbois de Jubainville, IV, 485.  
 Bahr, III, 301.  
 Ball, VII, 457.  
 Banks, IV, 444; V, 182, 214; VI, 410.  
 Behrens, V, 192; VI, 395.  
 Bezold, III, 241, 303.  
 Biedenkapp, III, 302.  
 Bischoff, VII, 478.  
 Boissier, V, 206, 207; VI, 396.  
 Bollenrucher, IV, 466.  
 Bork, V, 185.  
 Boscheron, VI, 412.  
 Brockelmann, III, 252; VII, 423.  
 Brünnow, V, 186; VI, 363; VII, 418.  
 Brummer, V, 190; VI, 387, 396.  
 Calice, VII, 424.  
 Clay, IV, 486; VI, 374, 403; VII, 447, 465, 470.  
 Cros, III, 244; V, 183; VI, 410.  
 Cuq, V, 209.  
 Daiches, III, 270; IV, 476; V, 218.  
 Delaporte, IV, 29; V, 208; VI, 404.  
 Delitzsch, IV, 449, 13; V, 221; VI, 371, 389; VII, 451, 471.  
 Dhorme, V, 202; VI, 386; VII, 419, 426, 445, 446, 465, 471.  
 Doller, III, 301.  
 Fisher, IV, 33; V, 212.  
 Flach, VII, 453.  
 Fonahn, VII, 424.  
 Fossey, IV, 439, 471; V, 191, 207; VI, 388, 396, 406; VII, 421.  
 Frank, VI, 393; VII, 449.  
 Friedrich, VI, 371, 402.  
 Fries, III, 299.  
 Gardiner, VI, 414.  
 Gauthier, V, 214.  
 Giesebrecht, III, 302.  
 Godbey, IV, 448; V, 198, 208, 209.  
 Gressmann, VII, 479.  
 Grimme, V, 219.  
 Gunkel, III, 302.  
 Halévy, III, 305; IV, 8, 43; V, 186; VI, 363, 365, 370; VII, 418, 430.  
 Harper, IV, 444, 484; V, 209.  
 Hartmann, VII, 469.  
 Haupt, IV, 465; VI, 413; VII, 425, 442, 448, 469.  
 Hehn, III, 60; V, 204; VII, 471.  
 Hermann, VI, 411.  
 Heuzey, III, 244; IV, 445, 34; V, 213; VI, 410; VII, 469.

- Hilprecht, III, 241; IV, 444; VI, 405; VII, 441.
- Hinke, VII, 459.
- Holzhey, III, 251.
- Hommel, III, 304; IV, 8; VI, 368, 374; VII, 421, 425, 432, 442.
- Hoschander, VII, 464.
- Howardy, IV, 446; VII, 415, 421.
- Hrozny, III, 267; IV, 464; V, 208; VI, 366, 368, 397; VII, 419, 428, 432, 448, 452, 466.
- Huber, VII, 466, 467.
- Hunger, III, 261.
- Hüsing, VI, 374.
- Hussey, VII, 450.
- Jastrow, III, 295; IV, 20; V, 193; VI, 365, 397; VII, 426, 446, 449, 451.
- Jeremias (A.), III, 302; IV, 40; V, 221; VII, 478.
- Jeremias (F.), VII, 471.
- Jeremias (J.), III, 305.
- Jensen, VI, 416.
- Johns, IV, 463, 27; V, 192, 198; VI, 389, 400; VII, 435, 442, 456.
- Johnston, IV, 465; VI, 388.
- Kewitsch, IV, 30.
- King, IV, 456; V, 196; VII, 435, 438, 443, 444.
- Kittel, III, 302.
- Klausner, III, 302.
- Knudtson, VII, 432.
- Koldewey, III, 246, 248; IV, 440; V, 167; VI, 359; VII, 416.
- Küchler, IV, 472.
- Kugler, III, 275; IV, 24; VII, 462.
- Lagrange, III, 292.
- Langdon, IV, 461, 48; V, 200, 201; VI, 366, 389, 397; 414; VII, 419, 426, 446.
- Lasson, III, 302.
- Lau, V, 197, 201; VI, 366, 400.
- Leander, III, 257; V, 187.
- Lehmann, III, 283, 289; IV, 480, 17; VI, 388, 391; VII, 441.
- Lindl, III, 282; VI, 414; VII, 440.
- Luckenbill, VII, 457.
- Lyon, IV, 478, 485; VI, 400, 410.
- Macmillan, VI, 395.
- Mahler, III, 298; VI, 406.
- Marquand, V, 212.
- Martin, III, 254, 265; IV, 464; V, 191.
- Mecquenem, V, 214.
- Meissner, III, 254, 279; IV, 450, 461, 465, 471, 489, 5; V, 191, 192, 193, 194, 201, 210, 211; VI, 367, 389; VII, 420, 424, 429, 440, 449, 461.
- Meloni, VI, 415.
- Messerschmidt, III, 243; V, 198; VI, 408; VII, 430, 433.
- Meyer, III, 283; VI, 381.
- Morgan, III, 244; V, 183, 185, 214.
- Morgenstern, V, 203.
- Müller, III, 253, 258, 273; IV, 454, 39; V, 209, 210, 217.
- Muss-Arnolt, III, 255; IV, 451; V, 191.
- Nöldeke, V, 167.
- Oefele, IV, 473, 475.
- OETtli, III, 306.
- Olmstead, V, 198.
- Oppert, III, 278, 303.
- Pancritius, IV, 19.
- Peiser, IV, 481, 483, 489, 14; V, 197, 208; VII, 441, 456.
- Perles, III, 306; V, 221.
- Perry, VII, 450.

- Peters, V, 212.  
 Pick, III, 255.  
 Pilter, VII, 454.  
 Pinches, IV, 463, 44; V, 204; VI, 394.  
 Plunket, VI, 406.  
 Poebel, VII, 431, 441, 457.  
 Pognon, VII, 444.  
 Prašek, III, 285.  
 Price, IV, 460, 35; V, 197.  
 Prince, III, 249; 264; IV, 449, 45;  
 V, 188, 197; VI, 367; VII, 420,  
 421, 446, 448.  
 Puchstein, VII, 479.
- Quinche, IV, 469.
- Ranke, VI, 401, 407; VII, 431, 433,  
 440.  
 Ringelmann, VII, 467.  
 Rost, IV, 14.
- Sarauw, VI, 372.  
 Sayce, III, 290; IV, 463; V, 204;  
 VI, 386; VII, 430, 457.  
 Schäfer, VI, 411.  
 Scheil, IV, 458; V, 184, 194, 196,  
 197.  
 Schiffer, VII, 458.  
 Schorr, IV, 481; VI, 399; VII, 454.  
 Sellin, IV, 445.  
 Shaw-Caldecott, III, 297.  
 Streck, IV, 461; V, 193, 194, 195,  
 200, 215; VI, 369, 374, 376,  
 377; VII, 425, 429.
- Tallquist, V, 215; VI, 371.
- Teloni, V, 212.  
 Thieme, III, 302.  
 Thompson, III, 263; IV, 455, 468,  
 470; VI, 374, 395, 404, 416;  
 VII, 443, 447, 478.  
 Thureau-Dangin, III, 259, 280; IV,  
 459, 33; V, 196, 197, 208; VI,  
 385, 386; VII, 422, 440, 452.  
 Toffteen, V, 194; VII, 429, 438.  
 Torrey, VII, 444.  
 Toscane, III, 258; IV, 447.
- Ulmer, VII, 431.  
 Ungnad, III, 254; IV, 452; V, 194;  
 VI, 370, 372, 388, 403, 404;  
 VII, 426, 430, 431, 434, 443,  
 456, 458, 461.
- Venetianer, V, 221; VI, 415.  
 Virolleaud, III, 256, 262, 281; IV,  
 451, 469, 472; V, 206, 207; VI,  
 368, 374, 386, 395, 396; VII,  
 448, 449.
- Weber, IV, 13; VI, 396; VII, 431,  
 450, 463.  
 Weissbach, III, 259, 264, 267, 279;  
 281, 285, 289; VI, 390; VII, 461.  
 Winckler, IV, 485, 12, 36; V, 201;  
 VI, 361, 397, 417; VII, 416,  
 479.  
 Wünsche, V, 217; VI, 416; VII, 429.
- Zehnpfund, III, 243.  
 Zimmern, III, 304; IV, 44; V, 205;  
 VI, 394, 417; VII, 450.

